

LA GAZETTE BLEUE

8 PORTRAIT

GUILLAUME NOUAUX

12 FESTIVAL

JAZZ 3 PALIS

20 FOCUS

ARTISANS LUTHIERS

24 FESTIVAL

ANGLÉ JAZZ FESTIVAL

30 FESTIVAL

JAZZ ENTRE LES DES DEUX TOURS



Festival jazz Caudéran

JEUDI 8 NOVEMBRE 2018

ROBIN & THE WOODS

IEP4TET + STRINGS
CRÉATION ORIGINALE

VENDREDI 9 NOVEMBRE 2018

ITAMAR BOROCHOV QUARTET
CARTE BLANCHE LABORIE JAZZ

1^{ÈRE} PARTIE
LORENZO NACCARATO TRIO

SAMEDI 10 NOVEMBRE 2018

NICOLAS FOLMER
HORNY TONKY EXPERIENCE PROJECT

1^{ÈRE} PARTIE **SAXTAPE**

Ouverture des portes à 20h
Concert à 20h30

Théâtre La Pergola
rue Fernand Cazères 33200 Bordeaux

Tarif normal : 15 euros
Tarif réduit : 12 euros (enfants - 12 ans, demandeurs
d'emploi, étudiants, adhérents Action Jazz)
Pass 3 jours : 35 euros
Pass 2 jours : 25 euros

contact@jazzacauderan.fr // actionjazz.fr

BORDEAUX
culture

8-9-10
novembre

Théâtre la Pergola



bordeaux.fr



Vous aimez le jazz et vous avez envie de soutenir les actions de l'association :

Dynamiser et soutenir la scène jazz
en Nouvelle Aquitaine

Sensibiliser un plus large public
au jazz et aux musiques improvisées

Tisser un réseau avec les jeunes musiciens,
les clubs de jazz, les festivals, les producteurs
et la presse.

Adhérez en vous inscrivant
sur www.actionjazz, vous serez abonné
gratuitement au webzine

LA GAZETTE BLEUE

Toute l'actualité du jazz en Nouvelle Aquitaine :

interviews, portraits, chroniques, agenda...

au **BLOG BLEU** blog.actionjazz.fr

... et des **places de concerts** à gagner
tout au long de l'année!



Président

Alain Piarou

Directeur de la publication

Alain Pelletier

Rédacteur en chef

Dominique Pouban (alias Dom Imonk)

Conception et graphisme

Alain Pelletier

Rédaction

Dom Imonk, Philippe Desmond,
Ivan Denis Cormier, Sylvain Cadieux,
Philippe Alen, Vince, Patrick Beyne,
Carlos Olivera

Photos

Max Loubère, Philippe Marzat,
Alain Pelletier, Jean-Yves Molinari (jazz
in), Marylène Cacaud, Jean-Claude
Touzalin, DR.

Ça y est voilà l'hiver, fini de siroter un verre en terrasse, terminés les festivals en bras de chemise, on reprend les dou-doues, les parapluies, mais on continue de sortir!

La musique de jazz ne s'arrête jamais et ça fait 101 ans paraît-il, selon les historiens de la chose, que ça dure.

Musique intemporelle comme va vous l'expliquer Guillaume Nouaux, multiple comme les albums chroniqués ce mois-ci le prouvent, musique à vivre en live dans les endroits qui persistent à la programmer et dont vous trouvez la liste en fin de Gazette.

Musique vivante donc et créative comme le prochain festival Jazz à Caudéran va le démontrer brillamment les 8, 9 et 10 novembre. Pour une fois Action Jazz non dans le rôle d'observateur, mais dans celui d'organisateur, avec la Mairie de Bordeaux. Trois jours d'une programmation de grande qualité à un prix défiant toute concurrence!

Ensuite il nous faudra préparer le "Tremplin Nouveaux Talents" du 26 janvier au Rocher qui sera précédé dans la journée par les "Rencontres Croisées" entre organisateurs de festivals, labels de Nouvelle Aquitaine et musiciens ayant une actualité.

Si vous voulez devenir membre d'Action Jazz*, une bonne nouvelle, nous venons d'être déclarés "d'intérêt général" par l'administration fiscale et vous pouvez ainsi récupérer 2/3 de votre adhésion ou de votre don comme "don aux œuvres", alors profitez-en, aidez-nous à poursuivre notre tâche et à vous faire partager notre passion, le jazz!

Jazzistiquement

Philippe Desmond

8-9-10 NOV 2018
THÉÂTRE LA PERGOLA,
RUE FERNAND CAZÈRES
33200 BORDEAUX

JEUDI 8 NOV / 20:30



PREMIÈRE PARTIE

ROBIN & THE WOODS

Formation "rock jazz coloriste" réunie autour des compositions du guitariste Robin Jolivet, auxquelles s'ajoutent celles du saxophoniste Jérôme Mascotto. Le groupe développe un son organique aux influences mêlées, largement inspiré du rock progressif des années 70 (King Crimson, Mike Oldfield, Pink Floyd) et du jazz moderne (EST, Pat Metheny, John Hollenbeck, Donny McCaslin).

Line up :

Robin Jolivet :
Guitare et compositions
Jérôme Mascotto : Saxophone
Alexandre Aguilera : Flûte
Alexis Cadeillan : Basse
Nicolas Girardi : Batterie

CRÉATION ORIGINALE



SEBASTIEN ARRUTI IEP QUARTET

+ QUATOR A CORDES

Réuni autour du tromboniste Sébastien Arruti dit iep et composé d'Alain Coyral au saxophone baryton, Timo Metzmakers à la contrebasse et Didier Ottavianni à la batterie, le IEP4tet propose des compositions originales basées sur une vision moderne et actuelle de la musique de la Nouvelle Orléans. Le 4tet a été finaliste lors du concours Rezzo de Jazz À Vienne en 2011, grâce à l'album "Behin Bat Zen". Le nouveau CD est "From Capus", incluant un quatuor à cordes est paru en septembre.

Line-up :

Sébastien Arruti : Trombone
Alain Coyral : Sax Baryton
Timo Metzmakers: Contrebasse
Didier Ottaviani : Batterie
Emmanuelle Faure : Violoncelle responsable du quatuor à cordes.

VENDREDI 9 NOV / 20:30



PREMIÈRE PARTIE

LORENZO NACCARATO TRIO

Fondé en 2012 avec Adrien Rodriguez et Benjamin Naud, Lorenzo Naccarato trio se fait connaître sur la scène jazz émergente et, de tremplins en festivals, il reçoit du public un accueil toujours plus enthousiaste.

Sollicité par la revue franco-italienne Radici, Lorenzo Naccarato réalise en outre les arrangements musicaux d'un spectacle sur le cinéma italien "Les Inoubliables". Le Trio est lauréat du tremplin Jazz à Oloron en 2015 et lauréat du tremplin Jazz à Saint-Germain-des-Prés, Paris en 2013.

Line-up :

Lorenzo Naccarato : Piano
Adrien Rodriguez : Contrebasse
Benjamin Naud : Batterie

SAMEDI 10 NOV / 20:30



PREMIÈRE PARTIE

SAXTAPE

Saxtape c'est un ensemble composé de 5 saxophones et d'une section rythmique (clavier, basse, batterie). La musique proposée par le groupe est constituée de compositions et d'arrangements originaux, d'adaptations de morceaux dans un style plutôt "groove". Aux antipodes d'un ensemble de sax traditionnel, un combo original à découvrir!

Line up :

Bertrand Tessier :
Sax alto, soprano
Guillaume Schmidt :
Sax alto, soprano
François-Marie Moreau :
Sax ténor, flûte, clarinette basse
Giordano Muto: Sax ténor
Cyril Dumeaux :
Sax baryton, clarinette basse
Nicolas Veysseyre : Basse
Stéphane Mazurier : Claviers
Didier Ottaviani : Batterie



NICOLAS FOLMER

HORNY TONKY EXPERIENCE PROJECT

Après avoir écumé les plus grands festivals et scènes de jazz avec son précédent opus (Horny Tonky, 2015), Nicolas Folmer, trompettiste de jazz hors pair et véritable alchimiste des sons et des styles, nous revient avec son dernier et 8ème album "The Horny Tonky Experience". Comme à son habitude, Nicolas s'entoure de musiciens de haut-vol, véritable Dream Team qui vous délivrera avec puissance, passion et tendresse d'extraordinaires instants de pure magie musicale. Le groove amplifié et grisant de Horny Tonky Experience repousse, pour notre plus grand plaisir, les frontières musicales et instrumentales du jazz.

Line-up :

Nicolas Folmer :
Trompette, compositions
Laurent Coulondre : Claviers
Julien Herné : Basse
Stéphane Huchard : Batterie
Olivier Louvel : Guitare



BLUE
BOX

EXPO PHOTOGRAPHIES

©ALAIN PELLETIER ©THIERRY DUBUC ©PHILIPPE MARZAT ©FATIHA BERRAK



CARTE BLANCHE A LABORIE JAZZ

ITAMAR BOROCHOV QUARTET

Après l'excellent album "Boomerang", paru en 2016, encensé par la critique en France et à l'International, Itamar Borochoy expose une fois encore ce qu'il sait faire de mieux : invoquer ses talents de mélodiste affirmé et de musicien habité par un esprit supérieur. Si son passé hard bop ressort parfois dans la structure des compositions, ce nouveau voyage proposé par Itamar Borochoy, son frère Avri, Rob Clearfield et Jay Sawyer nous fait pénétrer dans un espace si profond, si dense, que l'on se retrouve aspiré par tous ces appels de la tradition, et cette musique si actuelle. A cette image du profondément croyant, Borochoy projette aussi cette authenticité dans sa recherche du "Divin", jusque dans la musique qu'il propose. Il l'entrevoit partout, dans des décors sacrés comme profanes.

Line up :

Itamar Borochoy : Trompette
Avri Borochoy : Contrebasse, Oud
Jay Sawyer : Batterie
Rob Clearfield : Piano

GUILLAUME NOUAUX

Par Philippe Desmond
Photo Max Loubère



Il y a déjà un moment qu'Action Jazz souhaitait parler de Guillaume Nouaux. Enfant du pays, La Teste de Buch, représentant éminent du jazz traditionnel en France et surtout batteur hors pair.

Action Jazz s'est rendu chez lui entre deux concerts – il faut bien viser tant il est occupé – pour un entretien d'une grande richesse et plein de surprises.

AJ : Merci Guillaume de me recevoir chez toi. Alors, comment tout cela a-t-il commencé ?

GN : J'avais 6 ans quand, comme ma sœur et mes frères, mes parents m'ont inscrit à l'école de musique de La Teste de Buch, où j'ai vécu jusqu'à 23 ans.

AJ : Des parents musiciens ?

GN : Non, mais des mélomanes aux goûts artistiques larges. Ma mère peignait, mon père fabriquait des bateaux et les deux chantaient dans une chorale. La culture était très présente chez nous. Déjà on allait dans de nombreux concerts de toutes musiques, de tous styles. J'étais impatient de jouer du saxophone, mais à l'époque – je suis né en 1976 – pas d'instrument avant d'avoir fait deux ans de solfège. Malheureusement à 8 ans, selon les professeurs, mes doigts étaient encore trop courts à la rentrée et à Noël pareil. Là, j'ai entendu un disque de mes frères aînés le "Made in Japan" de Deep Purple avec le solo de batterie de "The Mule" et j'ai trouvé ça génial. Je ne veux plus faire du sax, je veux jouer de la batterie ! Et mes parents m'ont inscrit au cours de percussions.

AJ : Des percussions ?

GN : Oui, à cette époque-là, ça me fait drôle de parler comme ça je ne suis pas si vieux, il n'y avait pas encore de classes de batterie dans les conservatoires et les écoles de musique, mais de percussions. Cela comprenait l'étude des timbales, du xylophone, du

vibraphone et donc un peu de batterie. J'ai vite intégré l'harmonie de l'école, l'orchestre junior, le petit big band. C'est en là qu'à l'âge de 12-13 ans, à très petit niveau, j'ai commencé à jouer mes premiers chabadas. A 14 ans j'ai joué dans mon premier groupe hors école de musique, pas du tout du jazz, mais du heavy métal. Ça s'appelait Black Death, j'avais les cheveux longs, des t-shirts avec des têtes de morts et on jouait dans les bars. Puis j'ai rapidement intégré d'autres groupes et j'ai même fait quelques bals. C'est la première fois que j'ai été payé pour jouer.

AJ : On est loin du jazz !

GN : Oui, mais vers 16 ou 17 ans j'ai été appelé pour remplacer le batteur dans le groupe de jazz NO où mon frère jouait du tuba, l'Anachronic Estival Band. Je connaissais un minimum le jazz et je savais à peu près ce qu'il fallait faire. Ca s'est plutôt bien passé et ils ont fait de plus en plus souvent appel à moi. On animait des croisières sur la Bassin d'Arcachon tout l'été, un peu comme à New Orleans sur le Mississippi.

AJ : Tu allais encore à l'école ?

GN : C'est justement à cet âge-là que j'ai décroché du système scolaire. J'avais déjà fait le choix de devenir musicien pro. Ce que j'ai oublié de dire c'est qu'à 14 ans j'ai été refusé au Conservatoire de Bordeaux, car pas assez bon en claviers (xylo, vibra). Jean-Patrick Allant était présent au concours d'entrée avec l'un de ses élèves et m'avait senti motivé. Il a proposé à mes parents de me donner des cours pour me préparer au concours de l'année suivante. Il a complètement changé ma technique, comblé mes lacunes et m'a donné encore plus de motivation. J'ai un grand souvenir de ce professeur à qui je dois beaucoup. Je suis ainsi rentré au Conservatoire de Bordeaux à 15 ans, en classe de per-

cussions avec Jean Courtioux. C'était sa dernière année, j'ai ensuite étudié avec Philippe Valentine, Jean-Daniel Lecocq et Christophe Guichard.

AJ : Et donc tu as arrêté l'école ?

GN : Oui, j'ai arrêté à 16 ans. À ma grande surprise, mes parents ont accepté mon souhait de devenir musicien, à condition que je consacre au minimum le même temps à travailler la musique que celui que j'aurais dû passer à l'école. Cela m'a vraiment encore plus motivé. Ils avaient confiance en moi et je ne voulais pas les décevoir. À partir de ce moment là j'ai énormément travaillé la batterie, de 8 à 10 heures par jour.

AJ : Vous n'aviez pas de voisins ?

GN : Si et je leur suis reconnaissant de m'avoir laissé faire ! J'ai fait ça de 16 à 23 ans. Je donnais aussi des cours dans les écoles de musique de Salles, Le Teich et Biganos. Le week-end je jouais en concerts, mais je ne gagnais pas encore assez d'argent pour partir de la maison. Je continuais le Conservatoire et en parallèle je suivais des cours à l'école Dante Agostini avec Dominique Marseille. A 22 ans, j'ai obtenu la médaille d'or à l'unanimité au Conservatoire en classe de batterie où j'avais suivi le double cursus, percus classiques et batterie, mais pendant 3 ou 4 ans seulement, puis uniquement batterie avec Philippe Valentine à l'origine de cette spécialisation. Il a fait beaucoup pour développer la classe de batterie, ce qui a logiquement amené à la création quelques années plus tard d'un département jazz et musiques actuelles au CNR.

AJ : Et tu as abandonné le répertoire heavy métal pour le jazz ?

GN : Oui, quand j'ai découvert la richesse du jazz, la liberté, le côté joyeux du jazz traditionnel, tellement différent du sordide du métal, du jour au lende-

main j'ai arrêté mon groupe de métal et j'ai monté un groupe de jazz NO, le "New Fisher Band". Nous avons même enregistré un album en 1996 (toute la discographie de Guillaume sur <http://www.guillaumenouaux.com>). 1996, c'est aussi l'année de mon premier séjour aux USA, un choc culturel pour moi.

AJ : Où jouiez-vous ?

GN : Dans les campings de la côte, les clubs de jazz à Bordeaux, les soirées privées et beaucoup d'animations comme la fête du vin et quelques festivals. Je jouais même du washboard, j'avais appris seul. Mais je continuais à travailler tous les styles, du rock, du funk, de la fusion, des relevés de Dennis Chambers, Dave Weckl, Billy Cobham, un panel assez large. J'allais écouter les batteurs bordelais dans une institution jazz de La Teste, la pizzeria "Le Carnot", j'ai ainsi été en admiration devant le niveau de mes aînés. Notamment par les batteurs Didier Ottaviani et Roger Biwandu, 4 ans de plus que moi seulement, mais à cet âge là ça compte, des modèles pour le jazz moderne. Aussi Guillermo Roatta, batteur au son merveilleux, le même son de batterie que j'entendais sur mes disques "Blue Note", il m'a particulièrement impressionné. J'ai beaucoup jammé là-bas ainsi que dans les clubs bordelais de l'époque comme "Le The-lonious", "Le Borie" et dès que j'avais trois sous de côté j'allais à la FNAC me ruiner en CD de jazz. De Louis Armstrong à Joshua Redman, j'avais une faim de découverte, j'achetais tout.

AJ : Il n'y avait pas encore internet ?

GN : Ca commençait à peine, il y avait encore les CD. D'ailleurs, je me rendais très souvent chez un ami de La Teste dingue de jazz, Jean-Claude Doignié. Il possédait une impressionnante collection d'environ 10 000 CD de jazz et on passait des soirées, voire des nuits en-

tières à écouter les nouveaux disques qu'il avait achetés sans se parler. Il m'a fait découvrir le jazz authentique de la NO : George Lewis, Bunk Johnson, Kid Thomas... et plein d'autres trucs plus modernes.

AJ : Et ensuite comment es-tu entré dans le métier ?

GN : Une fois mon diplôme du CNR en poche, j'ai également obtenu un premier prix au concours d'excellence de la Confédération Musicale de France (CMF), ainsi qu'un diplôme d'adjoint d'enseignement (DAE) de l'école Agostini. À 23 ans, j'ai dû partir pour aller faire mon Service National, c'était l'avant dernière année où il était encore obligatoire. J'ai demandé de le faire dans la région parisienne pour me rapprocher de la capitale, voir de nouvelles têtes, de nouveaux musiciens. J'ai été envoyé à la Musique Principale de l'Armée de Terre à Versailles.

AJ : Pour jouer du tambour ?

GN : Oui lors des défilés, mais aussi de la batterie et des percussions dans l'harmonie. Répétitions tous les matins, de temps en temps des défilés ou des concerts l'après-midi ou le soir, mais surtout souvent libre à midi et ainsi direction Paris et ses clubs de jazz où j'ai pu m'intégrer lors de jams, au Petit Journal, au Caveau de la Huchette. J'ai commencé à entrer dans le réseau, à faire des remplacements comme avec Claude Tissendier, Irakli, Marc Laférierre, Marcel Zanini, dans les "Vintage Jazzmen" de Dan Vernhettes dont j'étais fan, du jazz NO résolument roots. Il me restait 5 mois à faire dans l'armée et j'étais très demandé, mais j'y suis arrivé.

AJ : Et à l'issue du Service National que s'est-il passé ?

GN : J'ai tout fait pour rester à Paris, je suis parti en coloc avec mon pote de La Teste Olivier Beuffe, le tromboniste

avec qui je j'avais joué dans le New Fisher Band. Au bout d'un an, j'ai pu me prendre un appartement seul, payer mes factures et même devenir intermittent du spectacle. Finalement ça a été rapide, à 24 ans je faisais au moins 100 dates par an. C'est à partir de cette période que j'ai intégré plein de projets différents et beaucoup voyagé. J'ai vécu à Paris jusqu'à 32 ans.

AJ : Et comment es-tu arrivé à Soustons ? Je m'en doute un peu, une femme ?

GN : Et oui, j'ai rencontré à Paris celle qui allait devenir ma femme et qui suivait des études de musicologie, plus particulièrement sur le jazz avec Laurent Cugny à La Sorbonne. Elle aussi était originaire du Sud Ouest. Son diplôme du CAPES en poche et après quelques années d'enseignement dans les collèges de la région parisienne, elle a demandé sa mutation comme professeur de musique dans le Sud Ouest et a obtenu un poste au collège de Soustons, ça fait 10 ans. En gros nous cherchions à nous installer sur la côte entre Montalivet et Biarritz !

AJ : Je sais que vous avez des enfants.

GN : Oui, une fille de 7 ans et un garçon de 10 ans. Une pianiste et un contre-bassiste. C'était aussi l'une des raisons de notre choix de quitter Paris, fonder une famille dans un environnement plus serein.

AJ : Ce qu'il faut pour faire un trio de jazz !

GN : Voilà. Mais pour en revenir à Soustons, c'est vrai qu'en ayant fait le choix de vivre ici, ce n'est pas le plus simple pour organiser la logistique des déplacements. Mais d'un autre côté, je n'ai jamais autant travaillé depuis que je suis ici, jusqu'à 150 dates annuelles dans toute l'Europe. Alors c'est vrai, je prends très souvent l'avion à Bordeaux ou à Biarritz, le train à Dax et je fais

beaucoup de voiture, mais la qualité de vie est primordiale pour moi et ma famille et lorsque je suis ici à Soustons, c'est le paradis !

AJ ; Ce choix du jazz classique, c'est par goût ou un concours de circonstances ?

GN : 100 % les circonstances car mes goûts musicaux sont bien plus larges. J'ai toujours écouté de tout et à Paris j'ai été dans pendant quelques années le batteur du quartet de Yoann Loustalot avec ses compos résolument tournées vers un jazz moderne. J'ai joué des répertoires dans la mouvance John Coltrane et Wayne Shorter avec Samy Thiébault, Julien Alour, Vincent Bourgeyx ; j'ai eu l'occasion d'accompagner des musiciens plus modernes comme Olivier Thémines, les frères Belmondo, Didier Lockwood, David Linx, Baptiste Trotignon et j'ai même fait un concert avec celui que l'on considère comme l'inventeur du Rock'n Roll, Chuck Berry. Je ne suis pas du tout sectaire à une esthétique plus qu'une autre, mais c'est le jazz classique qui m'a permis de jouer le plus, de trouver ma place. Les premières personnes avec une certaine renommée qui m'ont permis de travailler avec elles c'était dans ce créneau du jazz traditionnel. Après, les gens ont vite fait de nous coller une étiquette et je dois dire que je n'ai rien fait pour essayer de la changer car le jazz classique est très riche et il me passionne tout autant que le reste. Alors du coup, c'est sûr qu'avec les années je me suis davantage penché sur le sujet du jazz des origines jusqu'aux années 60, car vu qu'on m'appelait de plus en plus pour jouer spécifiquement dans ce contexte là, je me suis dit autant le faire le mieux possible. Aujourd'hui, le NO, le swing et le bop, je peux dire que c'est naturellement devenu "mon truc". Pour le reste, il vaut mieux appeler quelqu'un d'autre !



© PHILIPPE MARZAT

AJ : As-tu senti une évolution du public dans ce type de jazz ? On reproche au jazz d'intéresser surtout les tempes grisonnantes alors qu'à Bordeaux par exemple, le jazz traditionnel attire pas mal les jeunes dans les clubs ?

GN : J'entends dire depuis toujours que le public est vieux pour ce style de jazz et que bientôt il n'y aura plus de concerts car tout le monde sera mort ! Je n'ai pas du tout ce sentiment-là, c'est vrai que le public est plus âgé comparé au jazz moderne, mais en fait j'ai l'impression qu'il a le même âge que quand j'ai commencé. Donc je me demande si ce n'est pas l'évolution des goûts à l'âge mûr qui fait venir les gens à ce type de jazz sur le tard. Il y a quelques jeunes musiciens qui s'y intéressent et le renouvellement est moindre. Il y a eu pas mal de changement positif dans la perception du jazz par les journalistes et les musiciens eux-mêmes ces dernières années, par rapport à mes débuts. Il y a 20 ans, le

jazz "intéressant" pour les médias devait être de la création sinon il n'avait aucun intérêt et je trouve que ça a changé. Peut-être est-on allé au bout ou trop loin dans la création alors que dans le renouvellement de l'histoire des grands artistes qui ont fait cette musique on ne tourne jamais en rond. C'est un répertoire qui est en train de s'ancrer comme dans la musique classique parmi tout un tas d'autres styles. Et le jazz traditionnel comme le NO, le swing et le be-bop (qui reste pour moi du jazz classique), qui a été dénigré à partir des années 60 et après, juste bon comme musique d'ambiance ou dans les rues, a vu de grands musiciens notamment Wynton Marsalis lui redorer le blason en lui donnant autant de valeur artistique que le jazz moderne "créatif". Il n'y avait pas eu un artiste majeur comme lui depuis les années 60, rappelant à la fois au public et aux musiciens l'importance de la connaissance et de l'intérêt de toute

l'histoire du jazz à travers son jeu.

AJ : On te connaît aussi pour ton goût justement pour l'histoire du jazz, de la batterie plus précisément. J'ai eu l'occasion d'assister à ta conférence jouée à ce sujet. Tu es collectionneur ?

GN : Non, mais pour expliquer aux gens cette histoire et son évolution il faut montrer des objets d'époque et je m'en suis procuré quelques-uns. Tout cela s'inscrit depuis le début dans une démarche artistique, savoir comment on jouait à chaque époque, comment et pourquoi chaque batteur sonne comme il sonne, ça passe par la connaissance du contexte historique, le type de matériel et surtout la manière de s'en servir. J'ai fait énormément de relevés, pas pour simplement copier, mais pour comprendre et ensuite faire mes propres recettes. Finalement, je me suis aperçu que j'étais un des rares batteur à être dans cette démarche. Je peux jouer dans les styles des années 20, 30, 40, 50, je peux mêler le tout de façon cohérente si on me laisse un long chorus. C'est pour moi plus important de "sonner juste" que de savoir faire des choses techniquement incroyables si le contenu de ces prouesses n'a pas de réel intérêt artistique. Celui-ci réside plus dans le son et la manière de faire que dans l'exploit. Effectuer un roulement à la manière de Baby Dodds ou d'Art Blakey m'intéresse et c'est cette variété subtile que les gens semblent aimer dans mon jeu. Je ne suis pas un grand technicien (!), mais stylistiquement je peux dire que je suis assez pointu. On m'engage d'ailleurs souvent pour une esthétique précise avec des exercices de style, mais ce que je préfère c'est quand même lorsqu'on me laisse une liberté totale, comme dans le groupe La Section Rythmique où je peux faire mon propre drumming et m'exprimer de façon plus personnelle.

AJ : Justement, parle nous des divers projets que tu mènes.

GN : La Section Rythmique avec Dave Blenkhorn et Sébastien Girardot avec qui nous accompagnons d'autres artistes, régulièrement Michel Pastre, Uros Peric, à l'occasion Scott Hamilton, Cecile McLorin, Jason Marsalis, Harry Allen, Luigi Grasso, Dado Moroni, Ken Peplowski... C'est le groupe principal de ces dernières années. J'ai aussi mon propre trio de jazz traditionnel avec Jérôme Gatus et Didier Datcharry. *(Propos recueillis fin juillet, Didier a malheureusement disparu mi-août après une longue maladie NDLR).*

Je suis aussi titulaire des Swing Bones, du Michel Pastre quintet, du quartet de Patrick Artero, du quartet "Drive-In" de Jean-Marc Montaut, du Tuxedo Big band. Je fais aussi pas mal de dates ponctuelles avec différents musiciens et je suis de plus en plus souvent invité en tant que soliste dans divers festivals. Cela dans toute la France et en Europe. Ce week-end je joue en Hongrie, à la fin du mois en Suisse pour des festivals de jazz exclusivement traditionnel. Il n'y a pas trop ce genre de manifestation en France.

AJ : D'où ton initiative d'en créer un ici à Soustons, le South Town Jazz Festival ?

GN : Arrivé ici, je suis allé me présenter à la Mairie et j'ai proposé ce projet, mais on était en plein dans le début de la crise financière de 2008 et "ça tombait mal". J'ai relancé plusieurs fois et il y a quatre ans, l'idée ayant fait son chemin, c'est eux qui sont venus me chercher. Mon but était de créer un festival où le jazz classique ne soit pas confiné au off, comme c'est la plupart du temps le cas, mais en soit le cœur. Et je pense que cette année pour la 3ème édition nous avons atteint sa vraie forme. Je voudrais aller un peu plus haut, tout en restant à taille humaine, de façon à mettre en valeur le



© PHILIPPE MARZAT

jazz classique, sans pour autant fermer totalement la porte à du jazz plus moderne et aux créations. Prochaine édition du 27 au 31 mars 2019.

AJ : Je confirme, c'était une très belle édition (AJ en a parlé dans le blog). Une musique joyeuse et festive. Tu enseignes encore ?

GN : Je l'ai toujours fait, que cela soit dans les écoles de musique lorsque je vivais sur le Bassin d'Arcachon, à Paris, et ici depuis 2010 au sein du département jazz du Conservatoire des Landes, mais je viens d'arrêter car je suis trop pris par les concerts. J'ai tout de même passé mon diplôme d'état de professeur de musique (DE Jazz) car je prends beaucoup de plaisir à transmettre, partager ma passion, mais c'est devenu trop compliqué à gérer dans l'emploi du temps pour moi. Maintenant, je fais des conférences et je donne plutôt des masterclass. J'ai aussi sorti une méthode sur la batterie jazz en 2012 "Jazz Drum Legacy" et en septembre j'en sors une deuxième "Jazz Brushes" toujours chez le même éditeur (2mc Editions) consacrée

spécifiquement aux balais dans le jazz. Et puis ça ne s'arrête jamais, car déjà d'autres projets pédagogiques sont en cours.

AJ : Récemment le directeur du CIAM de Bordeaux me confiait qu'il y avait une désaffection des jeunes dans ses classes de jazz, rebutés par la difficulté et l'exigence présumée de la pratique de ce type de musique.

GN : Je ne suis absolument pas d'accord avec ce point de vue sur la difficulté du jazz. Pour moi, le rock et le funk sont au moins aussi difficiles à jouer, c'est juste différent. Le jazz, c'est hyper facile en fait, c'est juste qu'il faut bien comprendre comment l'aborder. Ce qui est important c'est d'abord d'apprendre le langage stylistique suivant les époques. Pour la batterie, les phrases rythmiques jouées de manière récurrente par certains batteurs, prendre conscience de l'importance du son, nuancer son jeu...

Démonstration immédiate en tapant des mains sur la table d'une phrase type d'Art Blakey puis de Max Roach, puis du mélange des deux.

GN : Tu vois c'est tout bête. Techniquement ce n'est pas très difficile à faire. Ce qui rebute les jeunes avec le jazz c'est peut-être que l'enseignement n'est pas fait de la bonne manière – je vais me faire des copains – car avant la technique ce qui est primordial c'est d'apprendre pourquoi on vous demande d'apprendre ce qu'on apprend. Il ne faut jamais perdre de vue que le but final c'est de faire de la musique, c'est tout. Il faut comprendre vers où nous devons aller en apprenant d'abord le langage spécifique, l'écouter et la jouer avec nos moyens, ensuite l'étude de la technique instrumentale nous permettra d'aller plus loin. C'est pas très clair non ?

AJ : Si, donner du sens.

GN : La technique est largement secondaire, on peut faire du super jazz sans elle. La chose compliquée ne va pas forcément mieux sonner que la chose simple. Le plus souvent, ce qui fait qu'on aime certains musiciens, c'est qu'ils mélangent les deux, musicalité et virtuosité. Mais la virtuosité est rarement un moment d'une grande musicalité, par contre elle peut le devenir en fonction de ce que nous allons jouer juste avant et juste après ça.

AJ : Parlons des batteurs qui t'ont marqué justement, de tes influences

GN : Tous les grands batteurs jouant avec un son acoustique et issus de la grande tradition du jazz, de Baby Dodds à Brian Blade. Chez nos contemporains, j'aime particulièrement Shannon Powell, Alvin Queen, Kenny Washington, Ari Hoenig, Herlin Riley, Gregory Hutchinson, Hal Smith... Chez les Français j'adore Mourad Benhamou des Jazz Workers pour le style classique be bop, Daniel Humair dans un style plus ouvert et résolument moderne, Michel Senamaud des Haricots Rouges pour le jazz traditionnel NO. Lui par exemple n'a pas énormément de

technique, mais musicalement j'ai toujours trouvé que sa manière de faire sonner sa batterie était incroyable.

AJ : Quels sont tes projets à venir ?

GN : Mon agenda est quasi plein jusqu'en 2020 ! Sortent du lot quelques événements intéressants, notamment une tournée tout le mois de mars en Espagne avec le tromboniste Dan Barrett, puis une croisière en Méditerranée avec plus de 40 musiciens dont Michel Pastre, Luigi Grasso et La Section Rythmique. S'ajoute un album de La Section Rythmique avec Harry Allen et Luigi Grasso qui est déjà enregistré et qui sortira chez Frémeaux & Associés en 2019, enfin un nouvel album à venir avec le quartet de Patrick Artero. Et bien sûr la 4ème édition du South Town Jazz Festival.

AJ : Parlons de ton matériel, tu es endorsé par des marques ? Guillaume me conduit alors dans son très joli cabanon en bois insonorisé au fond du jardin. Tout un mur est couvert des disques achetés à la FNAC il y a 25 ans, et de bien d'autres dont les siens.

GN : Oui, je joue avec une batterie française sur mesure de chez Art Custom Drums (elle est signée de son nom), des cymbales Meinl, une marque allemande, mais les cymbales sont fabriquées en Turquie, et des baquettes françaises Pro Orca (elles aussi signées).

AJ : Tu passes beaucoup d'heures ici à travailler ta batterie ?

GN : Oui et non, je tourne beaucoup et donc je ne suis pas très souvent à la maison, alors lorsque j'y suis j'essaye de passer un maximum de temps en famille. Je travaille beaucoup dans ma voiture en fait ! À la batterie, je travaille uniquement de la technique "pure" pour l'entretien musculaire des poignets, des doigts et la souplesse des chevilles. Le corps doit être prêt à

réagir vite à la moindre sollicitation de la musique. Les concerts je les prépare en écoutant, en lisant les partitions, en les annotant, mais pas en les jouant. Lorsque je joue de la musique, c'est sur scène ! Jouer de la batterie n'est finalement pas très physique, d'abord on est assis, les autres non, et l'effort est plutôt mental. Être réactif, à l'écoute, concentré. Pas besoin de faire de grands gestes, je transpire peu, il faut surtout être fluide, garder les oreilles grandes ouvertes et être prêt à réagir dans l'instant. J'ai entendu cette réflexion un jour d'un grand batteur américain : "un bon batteur doit être capable de bien faire sonner le pire bassiste !" On peut en jazz rendre le groupe bon même si les autres musiciens sont moyens en entraînant les autres, mais on peut aussi le rendre terriblement mauvais... Le batteur a cette capacité de pouvoir faire jouer les autres musiciens différemment, en mieux ou en moins bien. Il doit en avoir conscience pour élever la musique de l'ensemble.

AJ : Merci Guillaume pour ces propos passionnants et parfois hors des sentiers battus.

En partant Guillaume me montre son autre lieu de travail, sa voiture dans laquelle il a installé deux pads, un à gauche du volant, l'autre sur pied à droite et avec lesquels il s'entraîne lors de ses longs et nombreux périple ! Un seul à la fois bien sûr...

Par Philippe Desmond

Jazz(s) à Trois-Palis

Par Philippe Alen

Photos Jean-Yves Molinari / jazz in



REMI GAUDILLAT

Campagne dodécapho- nique

La naissance d'un festival, c'est un peu comme la naissance d'une île. Du 14 au 16 septembre, par 45° 38' 28" de latitude nord, et 0° 03' 23" de longitude est, la musique s'est épanouie, exigeante et magnifique, c'était le premier "Jazz(s) à Trois-Palis".

Un village de Charente que la Direction de l'équipement n'a pas jugé utile de rendre commodément accessible s'est ému trois jours durant sous les propositions d'une douzaine de musiciens réunis là par Bruno Tocanne, tripalicien d'adoption récente. On ne passe pas par hasard à Trois-Palis pourtant à deux pas d'Angoulême. Il est vrai que les riches heures de la cité ne subsistent plus que dans la mémoire des heureux qui ont connu les premières années de son festival, au tournant des années 70 et 80¹. Foin de la nostalgie, et courons camarade! Car en ce milieu de septembre, un autre monde s'inventait, comme souvent lorsque la musique se ressourçait auprès des arbres et des rivières, dans les bois, les vignes et les maïs.

Les trois palissades qui jadis ont donné son nom au village n'ont pas résisté, requalifiées en ces journées du patri-moine en autant de tremplins offerts à la musique, qu'elle s'élève plus haut, plus belle, plus vivante d'être ainsi partagée dans la petite salle des fêtes du village, la belle église du XIIe et les berges de la Charente, au pied du Pont de la Meure.

PETITE SIRÈNE ET GRANDS FONDS

Enroulé autour de sa chaise comme la petite sirène posée sur son rocher, Federico Casagrande (g) introduit ces journées en douceur avec un prélude ad lib installant d'emblée un climat tendre et rêveur qui ne se démentira plus guère. Redressé pour une série d'arpèges rapides qui vont s'élargissant comme ronds dans l'eau sans troubler le cours paresseux de cette rivière imaginaire, le guitariste semble en subir autant que nous le charme. Tandis qu'en profondeur sinuent de capricieux courants sous l'aimable dessin d'une ligne chantante clairement détachée, des reflets disruptifs accidentent la surface de reflets mouvants. Sans se rendre inquiétante, la musique se métamorphose insidieusement; assez pour qu'apparaisse fugitivement une foule de visages comme ceux du chasseur ou du lièvre qu'il fallait jadis débusquer dans les nuages ou les frondaisons d'images sans histoires dessinées au trait. C'est de porter une attention méticuleuse à l'étagement des plans, au glissement de l'un sur l'autre qui rend ce jeu possible sans se départir d'un climat de sereine rêverie. Peuvent ainsi s'y faufiler des accents de blues sur des cordes étouffées, des phrasés soudain profilés "bop", prendre place, au fil de l'eau, l'adaptation d'un chœur de Bepi De Marzi, sans laisser s'évanouir cette fluidité, séductrice jusqu'à l'envoûtement.

Embarqués sur les ondes, la rivière faite fleuve mène au large. Et le rêve, intime sous la barre d'un navigateur solitaire, s'épanouit cette fois sous la grand-voile larguée par un équipage aguerri. Sophia Domancich (elp), Antoine Läng (vcl, effets), Rémi Gaudillat (tp) entouraient Bruno Tocanne (dms) pour d'autres chants et songeries

marines appareillant dans le sillage du Rock Bottom de Robert Wyatt.

La couverture de l'album original montre, en coupe, un nageur à-demi émergé, soutenu, élevé par les ballons qu'il tient de la main gauche, tandis que le tiers inférieur du dessin détaille des fonds sous-marins, leur floraison psychédélique de palmes, d'algues ondoyantes et d'anémones de mer. La légèreté du trait, son style naïf atténue le caractère ambigu de la scène, suspendue entre noyade et jeux de plage. De ces trois plans distincts, un ciel vide, une surface animée de vaguelettes, une forêt sous-marine, seule la dernière forme le décor de Sea song (e) s² qui donc se love dans l'atmosphère océanique de la deuxième partie du Sea song qui ouvrirait Rock Bottom. Un éveil comme l'approche d'un lever de soleil sur l'horizon illimité lentement distingue non pas la lumière des ténèbres, car la musique se tiendra tout entière dans un demi-jour orageux, mais les éléments, l'eau du ciel, baignés ensemble dans un outremer tenace. Il n'est encore ni voix ni trompette; seul un ébruitement de cymbales scintille comme la crête des vagues dans la nuit. C'est derechef des profondeurs – une pulsation presque imperceptible de grosse caisse, des roulements lointains de mailloches – qu'une ouverture se produit par où filtre un paysage spectral. Si quoi que ce soit relève d'une activité tellurique, c'est encore un monde abyssal qu'elle soulève, creusé d'ombres, de lueurs rasantes. Sous les doigts de Sophia Domancich, le Fender Rhodes se révèle plus orgue que vibraphone, à la fois épais et fondant, liant les masses dans le respect des transparences, enveloppant la voix sans noyer ses éclats de mots. Les vers troublants de Marcel Kanche – "Aimez-le, choyez-le. Qu'il reste là/... / Dites-lui qu'il freine, il tombe des cieux/Comme un ange

de déveine, sale comme un essieu/ Aimez-le, choyez-le” – émergent, ruiselants de douceur tragique, éperdue, auxquels font écho ceux de John Greaves en son magnifique poème, Nuits désarmées : “Faisons nos adieux/ A l’amour sublunaire/ (...) / Au bout du compte il faut tout recommencer”. L’intensité d’Antoine Läng retient au bord du lamento leur charge de cri ; enfin lâché, les tourneries l’emportent dans leur tumulte coiffé par un panache échevelé de cuivre. Chacun s’enfonce ainsi dans son propre rapport, intime, à une musique dont on devine le long compagnonnage. Il semble bien qu’il en allait de même pour un public médusé. Philippe Méziat, dans sa chronique un rien embarrassée du disque sur Citizenjazz pointait : “J’ai de plus en plus la certitude que les musiques dites de jazz, aujourd’hui, nécessitent le concert pour être approchées³”. Ces jours de septembre, il fallait être Charentais.

POULES ET MARABOUTS

Le lendemain, Élodie Pasquier (cl, bcl) inscrit sa silhouette longiligne dans l’encadrement étroit des piliers qui soutiennent le beau clocher de l’église, à l’aplomb exact de l’arc en doubleau qui délimite la nef et le chœur. Elle laisse affleurer le son d’un rien de souffle.

Brièvement bifurquent harmoniques et sifflements, le temps que s’esquisse une mélodie, qu’elle s’affirme, s’enroule, se détend et bientôt s’enivre d’elle-même. À la clarinette basse, d’une torsion du buste, le coude gauche levé, la musicienne accompagne des envolées gracieuses qui ne quêtent aucunement l’extase, la transcendance, ne se veulent ni ange ni bête, mais tracent pour elles-mêmes un champ où librement évoluer en volutes sonores. Un hochement d’épaule les aide à s’essorer, la main droite

sculpte dans l’air, caresse leur contour. La douceur courtise l’énergie. Que d’une phrase naisse une formule, elle est comme considérée, avec bienveillance. Deux notes pour prendre un peu de recul, trois autres pour en faire le tour d’un pas allègre. Délaisée le temps d’ouvrir une parenthèse qui se propose, reprise sur le bord du chemin, quittée enfin sans violence, en montant quelques marches harmoniques avec un dernier regard sur l’objet qui s’éloigne, son profil servira de patron à d’autres à la manière des nuages au ciel qui, avec lenteur et décision, continuellement se métamorphosent. Élodie Pasquier ne fait pas mystère de ce qui motive et nourrit ses promenades sonores. Elle se raconte, évoque volontiers les poules qui caquettent, Christine le poisson rouge... Elle ne craint pas la confiance. Sa musique non plus ; légère mais solide, elle se défend seule de l’anecdote.

Ces voluptueuses arabesques constituaient un excellent viatique pour cheminer en musardant vers le pont de la Meure, où, entre maïs et Charente, sous les frondaisons nous attendait Rémi Gaudillat (tp). Se plaçant pour commencer sous le haut commandement de Raymond Depardon (“Je pars de rien. Je décide de voir où ça va me mener...”), le trompettiste complète le propos : “c’est la quête d’un lieu acceptable... in fine d’un moi acceptable”.

Une, longuement, puis deux, trois, des notes inlassablement, posément répétées apportent un contenu à cette déclaration. Élargissant par paliers l’ambitus, une histoire prend forme qui emprunte les voies de la mémoire. Généralement adressées de face, au public, tantôt lancées en direction du pont – que répondent ses arches de pierre – tantôt vers la matité des maïs, ses propositions simples, lisibles, presque candides, même lorsqu’elles



se chargent de salive, engorgent les tubes et tendent à l’abstraction, ne rompent jamais le fil de l’errance. D’une mémoire, disions-nous, mais d’une mémoire qui ne serait pas celle du musicien – ou pas seulement, pas d’abord : plutôt celle de l’instrument. Gaudillat qui a démontré la veille qu’il pouvait au besoin marcher sur les brisées de Mongezi Feza, assume les couches de ce “moi accepté” : exercices d’école de musique, échos lointains de fanfare, d’harmonie municipale, voire de fosse d’orchestre, reliefs de cadence de concerto... Comme cela vient, tiré du pavillon comme on ouvre un vieil album de photos, en magicien faussement surpris de trouver dans le chapeau un lapin en place de la colombe, enchaînant les marabouts aux bouts de ficelle. La musique au ras de l’herbe devient un jeu d’enfant. Un instant, on aurait pu se croire oublié lors d’une partie de cache-cache en terrain vague.



FEDERICO CASAGRANDE

LA TRIBU, L'AMITIÉ

Le temps de se restaurer à l'auberge qui garde le pont, d'assister au manège des martins-pêcheurs défendant leurs frontières, à celui des chevaliers guignettes se donnant la course autour des piliers sous la surveillance vigilante d'un héron cendré, et l'on retourne à la salle des fêtes où le Fender attend les sollicitations de Didier Fréboeuf (elp), non sans croquer quelques noix fraîches tombées au bord du chemin. Les oiseaux et les fruits comme le vent dans les arbres, le froissement des maïs font partie du programme; pas seulement par l'inscription très officielle du festival dans le cadre des Journées européennes du patrimoine, mais aussi – surtout – parce qu'ils participent à la musique en sparring partners. Indispensables, ainsi qu'un renvoyeur de balles est préférable à un fronton

de ciment. Pour le pianiste, le Fender jouait aussi ce rôle à sa manière. Le toucher nerveux, précis, incisif de Fréboeuf ainsi qu'on peut le goûter dans son beau disque solo⁴ est ici confronté pour la première fois aux réactions d'un instrument qui peut surprendre. En guise de tour de piste, le pianiste tire, une main après l'autre, de longues fusées traçantes qui évolueront ensuite parallèlement avant de se rejoindre pour d'éphémères accords. On saluera aussi un hommage à Mal Waldron où la gauche s'enterme sur place en embuscade d'une droite baladeuse. D'autres moments encore mettront en valeur le pianisme impeccable de Didier Fréboeuf pour un set de jazz où l'on parle sans détour avec "les mots de la tribu", rythmes, phrasés, harmonies, développements. Mais dès la troisième pièce au tempo plus lent, le Fender est invité à parler en son nom, à libérer comme un champagne ses bulles inimitables, à la fois cristallines et grésillantes. Pour

conclure en une synthèse parfaite, une mélodie empruntée aux bushmen compose boucles, tourbillons et points de suspension : ce qui au piano eût simplement sonné comme un morceau de virtuosité un peu à la manière d'un Benoît Delbecq, tissé dans de splendides sonorités de senza convoque d'autres mémoires, débouche avec justesse et intelligence – une intelligence qui touche d'autant plus qu'elle est compréhension de l'instrument⁵ – sur de plus lointains horizons. Cette première confrontation a donc fait lever une attente. On venait de loin dans un public très concerné, de Lyon, de Paris, du Midi. Pour beaucoup, Fréboeuf, en local de l'étape, restait à découvrir. C'est chose faite.

Forme de récapitulation au milieu du gué, le trio qui enchaîne réunit Bruno Tocanne (dms), Élodie Pasquier (cl, bcl) et Federico Casagrande (g) dans une création détendue, complice. De l'introduction rhapsodique du guitariste sous laquelle se glisse le batteur à pas de souris et qui se densifie peu à peu avec l'entrée de la clarinette basse, à l'évocation conclusive d'une sirène de bateau rentrant au port, quels que soient les climats visités on admire la beauté des ensembles, des timbres qui se séduisent, convergent, se fondent sans se renier. Une allusion à Colombo – Bonjour et bon snack – illustre et résume assez bien cette façon de suspendre au même fil des mélodies moulées comme des vêtements familiers, à même le corps, dans lesquelles Tocanne souffle par en dessous ce rien d'air qui les fait danser. Aux baguettes, aux mailloches, à l'archet, aux fagots, le batteur que l'on connaît pour sa musicalité, son sens de l'espace, ses nuances d'aquarelliste sachant aussi bien user de la manière noire, ne se départit jamais d'un souci de faire sonner les autres au profit d'un rendu global, d'un fini, qui ménage à chacun sa part.



ANTOINE LÅNG

D'où peut-être ce bel hommage final d'un Bruno rubato où ses comparses trouvaient à exprimer ce qu'en sous-main la consonance doit à l'amitié.

PEACE WARRIOR ET P'TITS OISEAUX

Au troisième jour, celui qui avait jusque-là écouté discrètement ses comparses du fond de la salle, reconduit à l'église une dernière fois la formule maintenant établie du solo d'ouverture. "Je vais vous faire un peu de musique..." glisse Bernard Santacruz (b).

Et, dans le magnifique silence qui l'accueille sous la voûte de pierre, résonnent, martiaux, résolus, espacés, des accords balayés en haut du manche, des accords impériaux. Impérieux, impératifs. Égrenés comme autant de questions laissées en suspens. Chacun se sent immédiatement interrogé, en personne. La réponse vient le temps du saisissement, et c'est un chant. Des notes graves, rondes, répétées, offrent l'assise à une phrase qui note à note prend son envol, lumineuse, lyrique. Et le chant se fait hymne. Sous ce portique, tout ce qui s'ensuit s'en trouve magnifié d'être ainsi mis en perspective, le son travaillé au corps, dans son gras, les caresses sur la caisse du plat de la main, le claquement des cordes. Ça crisse, ça gémit, le flux grossit inexorablement, mais toujours ça chante. La musique regorge de discrets miracles, comme ces pédales glissées pianissimo sous une ligne quasi vocale – impressionnantes par leur discrétion même – ou encore cette façon de tourner ce qui un instant ressemblerait à la ligne de basse un peu abstraite d'un orchestre fantôme en mélodie vagabonde, un libre fredonnement pour soi seul. Ces trésors se découvrent par l'oreille affinée comme les détails attestant le fini d'une

ample architecture. N'insistons pas cependant sur ce qui pourrait laisser supposer bien de la concertation. Au contraire, la respiration, les battements de cœur, les marées du sang comme l'indignation, la colère au poing fermé, la rumeur d'espoirs secrets couraient tout au long. Peut-être pouvions-nous aussi entendre le recours aux pincés à linge disposées sur deux cordes comme un geste analogue au retournement de sa chevalière par Thelonious Monk, une manière de limiter la virtuosité, et d'introduire ici par leur friture ce rien de flou, de non finito, qui exalte le surgissement de la forme, de la vie dans la forme. Un peu raide, légèrement penché, épaules remontées, serrées, jambes et pieds joints, lèvres pincées, concentré, Santacruz s'efface derrière son propos, qui est de fermeté, pas de violence. Le déchaînement est contenu dans la décision, celle d'un peace warrior. D'où le sentiment, fort, de la teneur politique de cette adresse. Et qu'au-delà encore, par la seule force des sons et du silence où ils s'ancrent, une position d'homme s'affirme qui donne tout son sens au ton adopté d'entrée : l'impératif est moral. Le cou offert au glaive d'une décollation sculptée il y a bientôt mille ans sur un chapiteau de l'église conférait en arrière plan une vertigineuse actualité à cette méditation.

Huit cents mètres de chemin sous le soleil, par les vergers et les maïs ne sont pas de trop pour que déchantent les émotions du voyage. Jean Cohen (ss, ts) et Fred Roudet (tp, fghn) attendent en vieux complices qu'à nouveau le public se rassemble à midi sous les arbres pour un concert-lecture apéritif. Citations et standards alternent, composant un mille-feuilles où croquer tout ensemble Monk et Beethoven, Baremboim et Coltrane, Liszt et Tadd Dameron, Messiaen et Ornette

Coleman. C'est l'heure des questions bleues, blanches ou rouges. De qui? De quoi? Les érudits trouvent, mais tout le monde gagne et le banco est partagé équitablement. Comme deux compères en goguette⁶, à leur tour ils feuilletent leur album – qui est aussi le nôtre, Misterioso, Lonely woman, solo, accompagnement, aller-retour : c'est un dimanche au bord de l'eau. Mais quel dimanche! Ténor chaleureux, cuivres ciselés... quand enfin les "p'tits oiseaux" du pont de la Meure pépient à qui mieux-mieux une composition de l'ancien du Cohelmec, on devine dans quels arbres ils perchent d'ordinaire et qu'en les retrouvant ce soir par-delà la colline s'ouvrira un tout autre paysage.

SANS LES MARCHES

Mais avant d'y aborder, un dernier détour sous la houlette d'Alain Blesing (g) conduit par les drailles à l'écart des grandes routes de la guitare, là où l'on s'attarde d'un rubato songeur sur des formes qui, à peine esquissées, se désagrègent dans une bruine d'harmoniques. Le parcours du guitariste entre rock progressif, musiques dites "du monde" et jazz de traverse a fait de lui un idéal compagnon d'errance. Un guide sûr, ceci dit, qui ne laissera personne sur le bord du chemin; en revanche, nul ne sait où celui-ci mènera. Ce qui se traduit par le paradoxe d'un son clair et d'un discours volontiers labyrinthique, entretenu tout au long de l'escapade, les pédales d'effets secondant en souplesse ce désir d'égarement. Que se dessine, rassurante, une mélodie presque camp – presque! –, des profils fantomatiques ne manquent pas de rôder désignant un hors-champ peuplé de figures intrigantes. Jamais véritablement inquiétantes toutefois, ce dont ce troubadour du fantastique est chaudement remercié.

En touchant au port au terme de cette odyssée charentaise, nous avons ainsi fait la connaissance dans l'intimité de formules chambristes de chacun des musiciens réunis pour Over the hills. Tout a été dit ou presque sur la réussite de cette relecture de l'œuvre de Carla Bley et Paul Haines réorchestrée par Bruno Tocanne et Bernard Santacruz, qui, depuis sa création en 2014, a enthousiasmé tous ses publics, en concert comme par le disque⁷, qui enfin a été adoubée avec les mots les plus élogieux par Carla Bley et Steve Swallow themselves. Quatre ans plus tard, le nonet d'origine était quasi intact, à l'exception de Jean Aussanaire disparu il y a un an presque jour pour jour – un hommage sensible lui est rendu d'entrée –, et de la pianiste Perrine Mansuy.

Récapitulons : ce jour-là, c'était donc Antoine Läng (vcl), Jean Cohen (ss, ts), Olivier Thémines (bcl), Rémi Gaudillat, Fred Roudet (tp, fghn), Alain Blesing (g), Sophia Domancich (elp), Bernard Santacruz (b) et Bruno Tocanne (dms). Détendu, souriant d'un bonheur contagieux, le bassiste lance la machine, propulse des sections qui, pour être rodées, répondent avec l'énergie du premier jour. L'emportement des cuivres, la rage des anches, un tir d'onomatopées servent avec passion une partition plutôt qu'elles ne s'en servent. Quand un soliste s'envole, c'est l'orchestre qui donne de la voix. Par des opérations d'écriture véritablement alchimiques, on décèle, sous leurs couleurs propres à cet ensemble et qui ont insensiblement diffusé au long de ces journées, celles qui tout aussi sûrement signaient la musique de Carla Bley. Contrairement à l'extrapolation de Rock Bottom, Over the hills serait plutôt une compression, dans laquelle se trouveraient pliées sur elles-mêmes les deux heures de la partition d'origine, occasionnant une redistribution des



BRUNO TOCANNE

plans, juxtaposant des faces auparavant éloignées (d'où, risquons-le, la disparition des marches). Ainsi compacté, Over the hills a substitué le glissement de couches en profondeur à l'agencement de tableaux et transposé les jeux d'espaces en travail du temps. À ceci, les cinquante années, précisément, de musique écoulées depuis la création d'Escalator... (1968-1971) ne sont pas étrangères. Mais à rebours, une chose essentielle est demeurée, l'esprit du collectif.

Un esprit qui aura bercé ces journées, devenu plus sensible, audible, au fil des jours – trois, seulement trois. Le temps de prendre l'utopie au mot. Un festival, c'est un lieu et un esprit qui prennent forme de communauté ouverte et vivante. Un espace où l'on peut, par exemple, écouter sous les arbres face à la rivière un duo de vents chanter à la gloire des femmes solitaires en y avançant son point de croix. Ce qui a commencé de prendre forme à Trois-Palis, à l'instigation de Bruno Tocanne et grâce à ImuZZic, le réseau de musiciens qu'il anime, est trop important pour n'être pas relayé à la hauteur des enjeux soulevés.

Philippe Alen



ÉLODIE PASQUIER



La musique du monde me fascine

Par Sylvain Cadieux

La musique du monde me fascine depuis plus d'une décennie.

Il y a quelques années, je m'étais intéressé au projet du batteur et percussionniste Jack de Johnette avec le joueur de kora Foday Musa Suso. J'étais fasciné par le son, le timbre sonore de l'instrument. La kora (21 cordes) est un instrument africain qui a parfois des ressemblances avec la guitare, la harpe et dans certain cas, le clavecin (si le musicien en joue très rapidement). Je ne connais aucun joueur de kora qui a été autodidacte.

Ils ont tous eu un maître, un guide ou un professeur. Donc, cela veut dire pour moi que l'instrument est complexe, et qu'il faut une certaine culture pour en jouer convenablement selon les traditions. Approcher la musique africaine par l'entremise de Jack me fut très facile et plaisant. Ce fut un élément déclencheur pour m'initier dans ce monde musical.

Avec le temps, et pour être honnête et intègre, ma mémoire n'a rien gardé des idées musicales de Jack, je n'ai conservé que la beauté scintillante de la kora. Sa sonorité me fascine et m'émerveille. Dans ma "do-it list", je me suis promis d'assister à un concert de kora.

Promesse réalisée cette année, car je n'ai pas vu un, mais deux joueurs de kora. À chaque année, le Festival International Nuits d'Afrique (Montréal) planifie une soirée consacrée entièrement à la kora. Cet événement s'intitule "La nuit de la kora".

Cette année, la première heure était celle de Diely Mori Tounkara. Sans pouvoir connaître son âge, je pouvais ressentir une certaine jeunesse qui se reflétait dans sa musique. Pour celles et ceux qui écoutent plusieurs genres de musique, certaines rythmiques sont associées au monde moderne. Je pouvais percevoir que Tounkara respectait sa tradition, mais allait quand-même au-delà. Il s'approchait des générations actuelles. À quelques reprises, il nous informait qu'il personnalisait (la sauce à sa façon) plusieurs musiques traditionnelles.

La deuxième heure appartenait à un autre joueur de kora, le grand Prince Diabaté. Dès le départ, je fus stupéfait que son instrument était plus moderne que ceux vus jusqu'à présent. Donc, il y a des luthiers, des fabricants de la kora qui tentent d'innover avec de nouveaux matériaux. Amplification à la caisse, l'instrument est plus "punché".

Plus de vingt cordes gérer, Diabaté se met à chanter comme si de rien n'était. Comment fait-il? L'expérience, la vie et la maturité en plus. Diabaté a plus de kilomètres à son compteur et cela fait du concert une expérience plus sentie, plus authentique.

La kora me fascine réellement. Il y a de fortes possibilités que mes prochains vinyles soient consacrés à des projets mettant en vedette des joueurs de kora. Bonne écoute!

www.festivalnuitsdafrique.com

A man with dark hair and glasses, wearing a light grey t-shirt, is in a workshop. He is gesturing with his hands while talking. In the background, a woman is working at a table. The workshop is filled with tools and materials.

ARTISANS LUTHIERS

Par Ivan-Denis Cormier
Photos Philippe Marzat

Hervé Bérardet, Artisan Luthier, est installé depuis sept ans à Bordeaux. Fort de ses vingt-cinq années d'expérience dans la lutherie en guitares, il se lance désormais un nouveau défi : la réalisation d'une guitare typée "jazz", qui devrait logiquement déboucher sur la production de modèles commercialisables. Il ne sera pas seul dans l'aventure, car, dit-il "Ce projet est né de la rencontre entre deux luthiers, c'est en quelque sorte un aboutissement car nous avons tous deux dans notre métier une même passion, la recherche et l'expérimentation." Cela fait deux ans qu'ils sont sur son élaboration.

Venu en renfort répondre à nos questions, Tony Echavidre Artisan Luthier du Quatuor explique qu'il était à la base davantage attiré par la guitare mais s'est depuis spécialisé dans ce qu'on appelle le Quatuor, en référence aux instruments de l'ensemble musical composé de 2 violons, 1 alto et 1 violoncelle. En se consacrant à plein temps à la fabrication, il a pu développer sa sensibilité à la sonorité d'autres instruments à cordes et s'est investi dans un métier qui ne laisse guère de temps pour des activités annexes. Toutefois, comme le suggère cette collaboration naissante avec son voisin spécialisé dans les guitares, l'idée d'en construire une un jour était en sommeil et ne demandait qu'à être réveillée.

Hervé : "Avec Tony nous nous sommes dit qu'on pouvait faire le lien entre nos deux expériences en créant un modèle de guitare archtop (possédant un chevalet flottant qui n'est maintenu que par la pression des cordes) à l'instar de celui développé pour la première fois en 1905 par Orville Gibson, fondateur de la célèbre marque."

Pour Tony, "Nous sommes dans la même démarche : Orville fabriquait des guitares, mais aussi des mandolines et des violons. C'est dans cet

univers-là qu'il a pressenti le besoin d'un instrument plus puissant, qui projette plus, qu'on puisse entendre dans un ensemble sans qu'il soit amplifié, du fait d'une caisse de résonance directement inspirée du violon. L'ère de l'amplification est arrivée très vite, l'instrument s'y prêtait bien. Mais le son restait proche de l'acoustique. Bien que nous nous soyons penchés sur la genèse de la guitare jazz, nous n'avons pas tout à fait reproduit les mêmes schémas. En fait cette guitare est en même temps plus classique et moins conventionnelle que les premières guitares archtop qui furent conçues à l'ère industrielle, bénéficiant très vite des nouvelles technologies d'amplification."

"A contrario, créée en binôme, notre guitare a plutôt été conçue comme peuvent l'être encore aujourd'hui les violons et violoncelles de luthiers, avec des techniques identiques à celles mises en œuvre pendant la Renaissance et le Baroque."

"Il y a des similitudes dans la construction, avec des voûtes sculptées, des ouïes, et si l'on soustrait les coins du violon cela donne une forme en huit. Les éclisses, du coup sont pliées à chaud à la main, et le fond est sculpté et creusé dans la masse, c'est à dire que l'on va dégrossir à la gouge, puis affiner à l'aide de petit rabots incurvés pour enfin terminer au racloir (plaque d'acier de différentes formes). Bien sûr, il n'y a pas d'âme à l'intérieur, c'est un fonctionnement différent mais la structure reste très proche. Sur le violon et le violoncelle, il y a un renversement du manche, ce qui donne un angle et donc beaucoup plus de pression, de sollicitation auquel cas il faut impérativement une voûte. Les deux sont complètement en lien, un angle et une voûte, c'est ce qui donne à l'instrument ses caractéristiques sonores."

"Nous avons nommé la guitare "T H E Guitare Jazz Archtop" pour Tony +

Hervé + Emma (une dénomination qui correspondait aussi à son unicité et à sa singularité)" En voici les caractéristiques :

- Table en voûte sculptée, technique similaire à la conception du violon, à la main
- Bois : épicéa des Alpes Européennes
- Ouïes en forme d'ouïes de violoncelle
- Barres d'harmonie parallèle et une certaine nervosité pour une belle projection
- Fond éclisses et manche : érable ondé et moucheté (bois assez exceptionnel des Balkans réputé pour ses qualités acoustiques et sa légèreté)
- Manche érable en 3 plis (pour sa solidité, pour la stabilité du manche et du son) et filets poirier teinté noir, touche ébène avec filet érable ondé 21 cases
- Mécaniques Schaller
- Chevalet en bois réglable
- Diapason 628 mm (24 pouces 3/4), largeur 17 pouces, hauteur éclisses 88 mm (3 pouces 1/2)
- Finition : Vernis à l'huile utilisé pour la lutherie des instruments de Tony du Quatuor, finition patiné façon vintage.

"Nous en sommes au tout début, nous invitons des guitaristes de jazz, des professionnels, des jeunes du conservatoire à essayer nos instruments, de façon à mieux cerner leurs attentes et à tenir compte de leur ressenti. L'instrument n'en est pour l'instant qu'au stade de prototype mais d'ici quelques mois notre projet devrait pouvoir se finaliser. L'année dernière nous n'étions pas prêts. Depuis, le projet s'est concrétisé, la guitare a pris corps et entre dans la phase de tests. Le moment est venu de nous faire connaître, notamment à l'occasion d'événements durant lesquels nous présenterons notre activité : nous espérons pouvoir intervenir lors de festivals de jazz ou dans des lieux consacrés à la musique... C'est au gré des rencontres que nous ferons évoluer nos guitares. Par exemple, le vendredi 9 novembre 2018 au théâtre Le Levain, à Bègles il est



prévu que nous fassions une exposition accompagnée d'une petite conférence, avec le concours d'une formation que nous connaissons pour l'avoir écoutée plusieurs fois, Tri-Nation, composée de 3 guitaristes d'horizons différents, l'Australien Dave Blenkhorn, le Français Yann Pénichou et l'Argentin Gaston Pose" qui clôtureront l'événement avec un concert.

"Les musiciens qui viennent nous voir ont en tête un ensemble de critères. Le confort de jeu, l'ergonomie, le positionnement, par exemple dans le cas d'une guitare pour gaucher. L'adaptation à une situation, à un style de musique et à un type de jeu. Ils recherchent un son qu'ils associent à tel ou tel modèle qui leur sert de référence. Ils ont parfois des requêtes sur les essences à utiliser, basées sur la réputation de tel ou tel bois. En fait c'est le luthier qui va déterminer cela par rapport au son recherché. Pour ce qui est du choix du bois, il y a beaucoup d'idées reçues chez les guitaristes. Aujourd'hui on ne peut plus utiliser certains bois qu'on utilisait avant les restrictions à la coupe.

Ceux-là sont interdits à l'exportation." Un numéro CITES est nécessaire pour chaque essence soumise à des restrictions [NDLR : le sigle CITES se réfère à la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction, qu'on désigne aussi comme Convention de Washington. Cet accord international entre États a pour but de veiller à ce que le commerce international ne menace pas la survie d'espèces naturelles.] Pour un musicien qui voyage, pas question de se retrouver bloqué à la douane. Jadis on avait quelque peu délaissé les essences locales. Il y en a, le choix est suffisamment large. Bien sûr, le palissandre de Rio, d'Inde ou de Madagascar est un bois magnifique mais dans une guitare jazz, ce qui va compter c'est une dynamique de son, et à cet égard mieux vaut se tourner vers des essences européennes utilisées depuis des lustres pour les instruments du quatuor. Erable, épicea, des arbres fruitiers, comme le poirier qui a un grain extraordinaire, le merisier, etc. des bois plus tendres

qui offrent une alternative très intéressante et qui peuvent se teinter par imprégnation. Par des procédés pas forcément chimiques, et plus respectueux de l'environnement. Les retours sont extrêmement positifs "on sent les vibrations, c'est doux, on a vraiment la sensation du grain".

"La qualité d'une guitare c'est de refléter vraiment l'expressivité du musicien. La nôtre – le prototype – a été essayée par plusieurs guitaristes talentueux : à chaque fois le son était différent. Sans être ultra-polyvalente elle permet au musicien d'avoir un jeu tout en nuances, ce qui n'est pas le cas de toutes les guitares. Pianissimo ou fortissimo, elle répond aux moindres sollicitations. C'est très important, du point de vue de la richesse musicale. Qu'on joue avec la pulpe des doigts, avec les ongles ou au médiator, la guitare doit répondre à la moindre pression. Il y a forcément un temps d'adaptation, le bois massif est sensible aux changements d'atmosphère, il mûrit avec les vibrations : plus on émet d'ondes sonores, plus on joue et mieux il s'assouplit, mieux il répond. Notre expérience nous amène à penser que le son évoluera dans le bon sens. La différence entre le son de "départ d'atelier" et celui que l'on entend après six mois ou un an d'usage plus ou moins intensif est flagrante. Le potentiel d'une guitare apparaît dès le premier essai mais c'est dans la durée qu'il va se développer."

Quant à la finition, la table doit être protégée avec un vernis fin. Tony a beaucoup travaillé sur les vernis. "Sur la sève de pin, en particulier, qui fonctionne du point de vue esthétique comme acoustique, qui est locale, biodégradable... En tant qu'artisans du bois nous avons conscience de notre responsabilité et de l'importance du respect de l'environnement. Nous voyons les effets du change-

ment climatique sur la densité et la structure du bois, sur son aspect, nos pratiques ont toujours été raisonnées, éco-responsables. Innover, c'est mieux utiliser nos ressources. De la sève de pin mélangée à de l'huile de lin, de l'huile de noix, deux, trois ingrédients pas plus – après, c'est la cuisson qu'il faut parfaitement maîtriser. Une bonne connaissance des produits, de la chimie de leur interaction et le coup de main font qu'avec peu on arrive à faire des choses bien. L'innovation avec de nouveaux matériaux, carbone ou autre, c'est bien aussi, mais nous, nous travaillons à l'ancienne, j'utilise des outils qui sont les mêmes qu'au XVIIIe siècle. Tout en intégrant dans ma réflexion et ma conception les musiques contemporaines.

“Lors d'un premier achat, on se tourne vers un instrument de marque pas cher de qualité correcte. Des artistes chevronnés qui ont eu de nombreuses guitares entre les mains voient et entendent les différences. Ceux qui veulent plus de qualité ou ne trouvent pas l'instrument dont ils rêvent s'adresseront à un luthier. Ils peuvent ainsi participer au processus de fabrication, à chaque étape donner leur avis, leur aval, être tenus au courant et suivre de près l'avancement de leur futur instrument. Au passage, le luthier va leur fournir de précieuses informations, par exemple il y a plein de trucs et astuces pour entretenir son instrument, pour garantir sa justesse ou obtenir tel ou tel son. Il existe un mode opératoire pour profiter au mieux de son instrument. Ce rôle de conseil fait partie de notre métier.”

On peut difficilement comparer les marques et le travail artisanal. Dans leurs laboratoires, avant d'atteindre le stade industriel, les marques procèdent de la même façon que des artisans pour élaborer de nouveaux modèles. Mais la comparaison s'arrête



là. Dans la logique industrielle, il faut diminuer les coûts de production, réaliser des économies d'échelle, sacrifier ce qui est peu ou pas rentable. La rentabilité guide les marques lorsqu'elles décident de produire semi-industriellement des modèles "signature", qui sont le fruit d'une collaboration avec l'artiste qui signe l'instrument. Leur prix élevé reflète l'investissement dans la conception, le choix des matériaux, la finition, mais aussi les marges importantes, les royalties, le marketing – le but ultime étant d'en vendre un grand nombre. Nous faisons des modèles uniques. Si un jour on nous demande de refaire un modèle que nous avons déjà fait pour quelqu'un d'autre, alors nous l'appellerons "signature".

Tony consacre 99 % de son temps à la fabrication, sachant qu'un violon se fabrique en un mois minimum (idem pour une guitare). Il est rare que l'on travaille sur deux instruments en même temps car chaque pièce est unique. “Il est encore trop tôt pour établir un planning précis, ce sera au gré des rencontres avec des musiciens. Les retours nous engageront peut-être à modifier des choses, ou pas. Il faut être en capacité de s'adapter rapidement et de décliner notre offre selon les requêtes. Nous avons pris le temps de travailler un peu chaque jour sur cette guitare jazz, à côté de nos autres tâches. Une organisation matérielle entre nous reste à déterminer : elle se fera dès l'aboutissement du projet.”

Remercions Tony Echavidre et Hervé Bérardet ainsi qu'Emma qui a organisé cet entretien. Souhaitons à cette équipe le succès qu'elle mérite et assurons-les de notre soutien.

Par Ivan-Denis Cormier



CAMILLE BERTAULT

ANGLET

JAZZ FESTIVAL

Par Ivan-Denis Cormier
Photos Marylène Cacaud



AJF (Anglet Jazz Festival) du jeudi 21 au dimanche 24 septembre 2018

A l'heure où une épée de Damoclès sécuritaire, politique ou financière plane sur les festivals, c'est un bonheur de rencontrer d'autres passionnés mettant leurs compétences au service de la collectivité !

ARCAD travaille à longueur d'année pour faire vivre les arts et la culture, fédérer les énergies, obtenir le soutien des sponsors et des institutions, l'adhésion de la population.

Quatre jours durant, malgré la pression, les aléas, l'équipe organisatrice d'Anglet Jazz Festival conserve son entrain, sa bonne humeur et ne compte pas ses heures.

Chacun se démène pour accueillir chaleureusement les artistes, les partenaires invités (nous en sommes) et un public venu nombreux faire la fête.

Ajoutez à cela un temps estival, un cadre magnifique, de l'excellente musique, des stands de restauration servant des produits locaux de qualité... vous l'aurez compris, cette édition 2018 s'achève dans l'euphorie.

J1 : L'annexe des écuries de Baroja accueillait Sébastien "lep" Arruti en ouverture du festival. L'équipe qu'il dirige est composée de musiciens chevronnés de grande qualité, vus et entendus à l'œuvre en région Aquitaine dans diverses formations. Nous n'étions pas présents au concert mais notre absence avouée sera à moitié pardonnée... grâce à Marylène Cacaud*, photographe professionnelle à qui nous devons ces magnifiques images ainsi que toutes celles qui accompagnent cet article. Comme vous pourrez le constater, ces photographies prises sur le vif dégagent une sensibilité remarquable à une musique qui nous est chère.

*Féru de jazz et de musiques improvisées, Marylène Cacaud couvre l'ensemble du festival de Jazz d'Anglet depuis ses débuts (voir le site <http://www.arcad64.fr/arcadprod/angletjazzfestival2017.html>). On la retrouve sur d'autres Festivals de Jazz : Eclats d'Email à Limoges (voir le site <http://www.eclatsdemail.com/autour-du-festival-2018/expositions/>) – Des Rives et Des Notes à Oloron Sainte Marie. Néo-Aquitains, sachez qu'elle expose ses photographies, Portraits de Jazz, à L'Épicerie des Halles à Limoges.

J2 : Le théâtre Quintaou fait salle comble pour une carte blanche à Sylvain Luc. Les amoureux de la guitare ressentent un peu les mêmes émois en assistant à ses concerts que les amateurs de tennis en regardant jouer Federer. Comme lui, plus de neuf fois sur dix, ce merveilleux improvisateur fera mouche en prenant tous les risques et en mobilisant toutes ses ressources pour couvrir un maximum de terrain. Sylvain Luc occupe magistralement la scène – ayant commencé par se produire en solo, il n'a besoin de personne pour captiver – mais il aime être stimulé : lorsqu'il joue en double mixte ou

messieurs (pardon, en duo) il sait aussi se positionner en parfaite synergie ou synchronisation avec ses coéquipiers. Nul ne sait ce que nous réserve ce phénomène, qui nourrit son imaginaire de toutes les musiques qu'il a pratiquées et a cultivé l'interactivité avec des artistes de tous bords. De ce prodige que l'on observe non sans appréhension, on attend beaucoup.

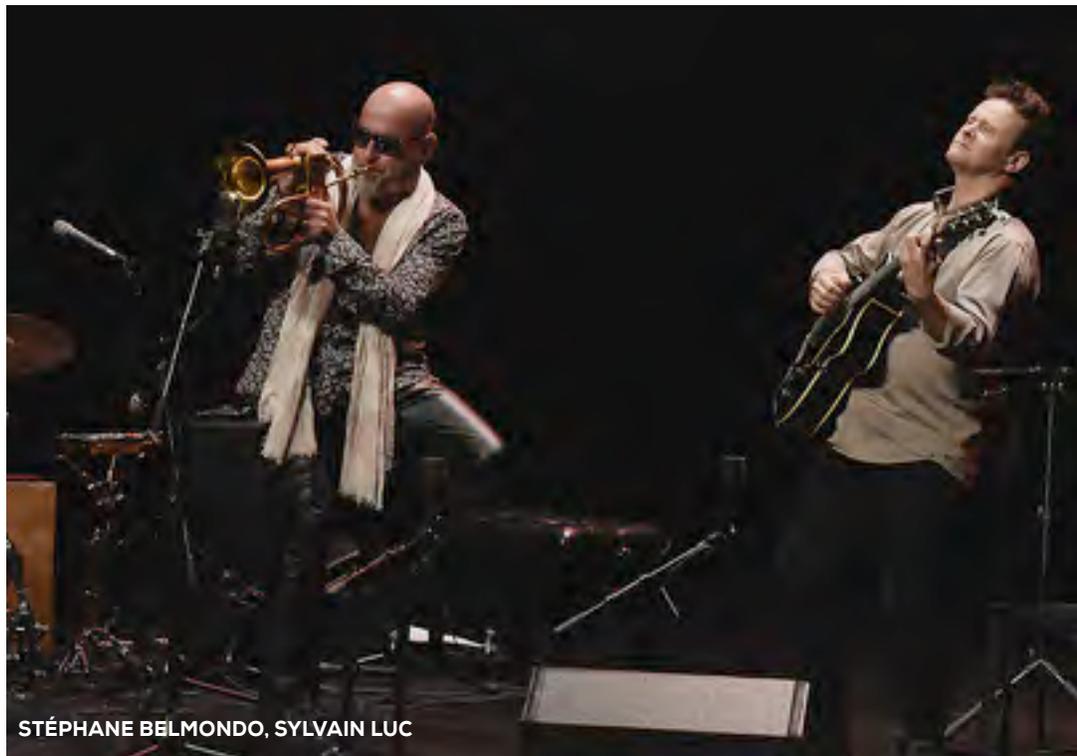
Impossible de cerner cet inclassable : de toute façon il débordera toujours du cadre dans lequel on voudrait l'enfermer. Essayons plutôt de le suivre dans son cheminement artistique. Connaissez-vous beaucoup de guitaristes, tous styles confondus, capables d'une telle inventivité et d'une telle intensité ? Des surprises, il y en aura à chaque instant, à commencer par son duo avec Marilyse Florid sur un répertoire de guitare classique. Denses, réputés difficiles, ces œuvres ont une âme qu'une profonde intelligence musicale et un long travail acharné permettent d'éclairer. Les parties écrites sont magistralement interprétées par la concertiste qui incarne d'une certaine façon la tradition en jouant la partition, tandis que Sylvain Luc crée à partir de cette même partition, qu'il connaît sur le bout des doigts, des variations improvisées.

Loin de tout académisme, la combinaison écriture-improvisation produit à chaque fois un résultat inédit : les compositions, choisies pour leur caractère et leur beauté, sont développées, enrichies, transfigurées. Sage et concentré, Sylvain Luc se montre ici sous un autre jour : ça ne rigole pas. Il ne chahutera guère les harmonies, il exprimera avec retenue sa liberté mélodique et rythmique, abordant avec respect chacune des œuvres choisies. Une impression de plénitude nous envahit, nous voilà immergés dans un monde musical foisonnant qui recèle toujours une part d'inconnu. Nous manquons d'éléments

de comparaison pour saisir les finesesses de l'interprétation, nous ne sommes pas assez savants pour avoir toutes les clés de l'improvisation mais à quoi bon disséquer le plaisir que nous ressentons ? Ovation méritée pour ce duo qui réussit à donner une vraie valeur ajoutée à des valeurs sûres.

Après l'entracte ce sont d'autres duos, avec le trompettiste niçois Stéphane Belmondo, le percussionniste argentin Minino Garay ou le chanteur franco-américain Sly Johnson muni d'une beat box, qui installent une atmosphère joyeuse et libertaire. Pas forcément moins de complexité, mais moins de contraintes, un ancrage dans des formes plus familières, notamment la permanence de rythmes soutenus, souvent syncopés, qui autorisent le doublement ou le dédoublement du tempo et libèrent la mélodie. Les rythmes bien marqués captent sans coup férir un public avide de saveurs plus ou moins exotiques. Stéphane Belmondo est incontestablement de la même trempe que Sylvain Luc pour ce qui est de la réactivité, de la virtuosité et de la palette expressive. Leur connivence se voit et s'entend. Ces deux-là s'inspirent mutuellement (on se souvient d'Ameskeri, album sorti en 1999). Ni l'un ni l'autre ne revendique la pureté du langage jazzistique, dont ils connaissent parfaitement les codes mais s'appliquent à les casser. Le jazz est perméable à toutes les musiques pourvu qu'elles aient une âme, car il ne souffre pas la routine et la médiocrité. Cette musique-ci est fraîche, originale et de haut vol.

L'épisode suivant était censé mettre à l'honneur ce formidable percussionniste qu'est Minino Garay. L'équilibre trouvé entre les deux musiciens lors des balances l'après-midi laissait présager un échange exceptionnel. Minino m'avait ravi par son extrême précision



STÉPHANE BELMONDO, SYLVAIN LUC

et sa musicalité. Le soir, je l'ai trouvé un peu éteint, sous-utilisé, comme bridé. C'est mon seul regret, car Sylvain Luc reste flamboyant. Rythmicien d'exception, il aime frapper les cordes et la caisse pour produire l'effet de percussions, il sait se placer de telle façon que chaque riff, chaque ligne mélodique remplace avantageusement un drumset, se servir des contrastes pour illuminer différemment telle et telle séquence en inventant ou en faisant appel à une technique qui englobe toutes les techniques existantes. Chaque recoin de l'instrument est mis à contribution à un moment ou à un autre. Reste le duo avec Sly Johnson. Un incident technique prive Sylvain Luc de sa Jacobacci ? Qu'importe, voilà sa Godin électro-acoustique ; l'aptitude de Sylvain à retomber sur ses pattes est légendaire. Nous nous régaliions par avance d'entendre une autre facette du génie, qui sait tirer la quintessence de n'importe quel instrument en fonc-

tion des possibilités sonores qu'il lui offre. Un pépin n'arrive jamais seul : Sly n'a plus de retour et il est contraint de se rapprocher de Sylvain pour bien l'entendre. Nous aurons là encore un petit échantillon de ce que pouvait offrir ce duo. Mais le cœur y était. Le final réunira tous les participants, plus un, le frère aîné de Sylvain, accordéoniste. Nous aurons tout de même droit à un solo en rappel, pendant lequel on n'entendait plus un souffle, plus un mouvement dans la salle pleine. Face à une démonstration aussi brillante, on reste coi.

J3 : La soirée commence avec le trio du claviériste Grégory Privat, dont la carrière musicale a commencé en Martinique, s'est poursuivie à Paris et atteint aujourd'hui une dimension internationale. Souple et ferme, son phrasé moderne s'inscrit bien dans la tradition du jazz d'outre Atlantique mais dénote une vraie personnalité.



GRÉGORY PRIVAT



CAMILLE BERTAULT, SYLVAIN LUC

Les titres sont pour la plupart issus de son dernier album "Family Tree" sorti en 2016. Aérées, tantôt planantes, tantôt pressantes ou haletantes, les compositions jouent de la respiration au sein du groupe. Elles créent des couleurs sonores d'ensemble et font monter la tension sans violence. La cohésion entre Tilo Bertholo – magnifique batteur au son ciselé alliant souplesse, vigueur et inventivité – et un contrebassiste et bassiste presque débutant – il découvre le répertoire du pianiste en remplaçant Chris Jennings ou Linley Marthe au pied levé – n'allait pas de soi. Sauf que le remplaçant en question n'est autre que Reggie Washington, choisi comme accompagnateur par, entre autres, Steve Coleman, Branford Marsalis, Roy Hargrove, Chico Hamilton, Oliver Lake, Archie Shepp, Jacques Schwarz-Bart, Wallace Roney, The Headhunters, Randy Brecker, Stanley Jordan, Cassandra Wilson, Liz McComb, Lisa Simone... Pas de quoi in-

timider Grégory et Tilo. Ils donnent ainsi un nouvel attrait à un ensemble qui n'en manquait pas et terminent sur un très beau morceau au titre évocateur : Le Bonheur. (une vidéo officielle de l'enregistrement en studio est accessible sur https://youtu.be/w_EC-9pu-HVU).

En deuxième partie, la chanteuse Camille Bertault, excellemment accompagnée par Fady Farah au piano, Donald Kontomanou à la batterie et Christophe Minck à la contrebasse, va tenter de réaliser la quadrature du cercle : mélanger énergie et délicatesse, texte et scat, rigueur et caractère festif, jeu de scène à la française et à l'américaine.

Un premier album auto-produit En Vie (2016) la voit sortir du lot. Une vidéo regardée plus d'un million de fois, où elle reproduit à la perfection le solo de Coltrane dans Giant Steps, convainc

producteurs et arrangeurs. Les auditeurs en redemandent. Elle décide d'honorer les plus grands représentants de la chanson française au même titre que les plus grands compositeurs de jazz, américains pour la plupart. Sur des parties instrumentales, non sans un brin de malice elle met des paroles françaises. Son nouvel album séduit. Elle écrit aussi un morceau "Là Où Tu Vas" en hommage au géant disparu. Le dépliant d'AJF la présente avec justesse : "Avec sa spontanéité, son sens du rythme, son timbre sensuel et mutin, Camille Bertault parvient à nous faire voyager dans son univers aux mille couleurs." Belle présence scénique, aussi, cependant il y a des gens que cela agace. Certains quittent la salle en plein concert, un comportement inadmissible. Sans doute n'est-elle pas assez noire, trop sexy, cabotine... peut-être son succès commercial rend-il jaloux. Nous le trouvons amplement mérité.

ANGLET

JAZZ FESTIVAL



SYLVAIN LUC



OLD SCHOOL FUNK FAMILY



JEAN PIERRE COMO



IEP4TET

Après le concert, aux écuries de Baroja où a lieu une jam session, Camille, puis Grégory, exprimeront à nouveau leur sincérité, leur générosité et leur talent.

J4 : Depuis ses débuts, AJF, anciennement dénommé Jazz sur l'Herbe, offrait à la population des concerts gratuits le dimanche dans les Jardins d'Ansbach, ouverts à toutes générations et couches sociales. Une fête champêtre baignée de soleil et de bonne et belle musique. Cette année, car tel est son bon plaisir, le public-roi se fera une idée plus précise de la vie de château ; chacun s'installera où bon lui semble dans le superbe parc de Baroja que surplombe le château entièrement rénové. Moins de paniers pique-nique, un confort accru : on pourra se rafraîchir le gosier à la buvette et se mettre quelque chose de chaud sous la dent – des produits locaux succulents... Qu'il est doux de ne rien faire quand tout s'active autour de soi !

La scène montée en extérieur va accueillir successivement trois groupes de styles totalement différents.

D'abord, du swing, et même un soupçon de New Orleans, pour évoquer les fondamentaux d'une musique créée essentiellement par et pour les noirs américains, tournée en dérision par des blancs dans les Minstrel Shows avant d'être consacrée par de grands compositeurs. Aujourd'hui éminemment respectable, le jazz a été élevé au rang d'art mineur et/ou majeur. Le Just In Time Jazz 4tet comprend Véronique Andy au chant, Jacky Bérécoché à la trompette, Eric Lecordier à la guitare, Gérald Muller à la contrebasse. A aucun moment nous ne ressentirons une quelconque nostalgie : tous très compétents, les musiciens vont certes rejouer des standards du jazz, mais avec un son d'ensemble beaucoup plus moderne, loin des sons criards, clai-ronnants ou nasillards des premiers

enregistrements d'époque. L'absence de batterie donne évidemment une saveur particulière à ce quartet qui étonne par la fermeté du rythme (la contrebasse maintient une solide pulsation, laissant chaque note résonner amplement et distinctement jusqu'au bout) et la douceur des timbres. On apprécie les nuances, grâce à une sonorisation de qualité qui met en relief chaque instrument. Les phrases du trompettiste, celles du guitariste et les techniques expressives de la chanteuse montrent toutes une parfaite maîtrise et un grand cœur ; elles démontrent aussi qu'on aurait tort de délaissier de si belles mélodies, qui se prêtent à d'infinies variations et inspireront toujours musiciens et auditeurs.

Changement radical de style, nous faisons un bond dans le temps avec Jean-Pierre Como, compositeur et pianiste à la carrière impressionnante, leader charismatique de grand talent, d'une grande simplicité et d'une profonde humanité. Venu présenter son dernier album, Infinite, il nous gratifie d'une magnifique prestation, accompagné de Christophe Panzani aux saxophones ténor et soprano, Bruno Schorp à la batterie et Rémi Vignolo à la contrebasse. Fraîcheur, profondeur et légèreté : une approche contemporaine qui ne rompt pas avec le passé, qui n'élimine pas les riches harmonies pour privilégier les rythmes complexes. Synthèse habile de courants qui ont traversé le jazz depuis, disons, le milieu des années 60 jusqu'à nos jours, le discours est dense mais remarquablement lisible et audible. Cet ensemble de très haut niveau sait se mettre à la portée d'un public divers : à partir d'un thème qui ne doit rien au hasard, puisqu'il est joué à l'unisson ou avec un contrechant, la partie improvisée installe, par exemple, une "tournerie" lancinante sur deux accords, le premier

simple et rassurant pour un non-initié, le second bien étendu et délicieusement dissonant pour un auditeur averti ; là-dessus des improvisations modales, dans un esprit Coltraniens, vont nous propulser très loin avant de nous ramener au bercail en douceur. Une révélation qui fait l'unanimité.

Du lourd pour terminer, avec un Old School Funk Family endiablé, dont l'énergie et la bonne humeur communicative réussissent à faire danser le public. De très bons musiciens réunis dans un projet original, qui ne sacrifient l'inventivité ni dans les thèmes ni dans les chœurs, proposent des combinaisons instrumentales improbables (soubassophone – accordéon!) et conservent un groove irrésistible. Des thèmes tonitruants (forcément, soufflants ça fait du bruit), mais parfaitement contrôlés, avec une mise en place rigoureuse et un équilibre sonore assez étonnant au vu du nombre d'instruments.

Ivan-Denis CORMIER
pour Action Jazz

JAZZ ENTRE LES DEUX TOURS

Par Patrick Beyne
Photos Jean-Claude Touzalin



Merci parrain, Didier Lockwood, ancien directeur artistique, de nous avoir tenu la main avant de nous lâcher, bien malheureusement, bien involontairement. Maintenant à 21 ans le festival a trois fois l'âge de raison, c'est l'âge de la pleine majorité.

Celle à laquelle vient la légitimité d'être élu par le public pour représenter la scène jazz, hors saison estivale, sur La Rochelle.

La première soirée du festival commence par un hommage à Didier Lockwood joué par le trio qui l'accompagnait dernièrement. On retrouve Diego Imbert à la basse et Adrien Moignard à la guitare. Ils sont maintenant accompagnés par la franco-irlandaise Fiona Monbet au violon – elle a découvert et travaillé l'instrument grâce à Didier Lockwood – et Francis Lockwood au piano. Choix judicieux, eu égard aux circonstances.

Un bel ensemble respirant la complicité et le plaisir de partager avec le public, une agréable soirée.

Les grands thèmes chers à Didier se sont suivis pour notre plus grand plaisir, évidemment "Les Valseuses" dans l'esprit de Stéphane Grapelli, puis "I got rythm" un thème de Gershwin, "Un jour mon prince viendra" que Didier Lockwood avait, toujours taquin, appelé "Un jour mon prince bien gras", "Martinique" que Didier Lockwood avait composé après plusieurs cocktails de ti punch sur une plage de Martinique.

Francis Lockwood nous gratifia d'un solo au piano avec "Somewhere over the rainbow" qu'il enchaina, un clin d'œil à l'actualité, avec "La bohème" de Charles Aznavour avant d'interpréter "The kids" en duo avec la violoniste. "You are the sunshine of my life", devenu "tu es le soleil de ma vie", popularisé par Sacha Distel. Très beau solo du

guitariste en complicité avec le contre-bassiste.

Ont suivi "Nuage" de Django sur un tempo lent et le célèbre et presque standard de Didier, "Barbizon blues" sur un tempo plus rapide.

C'est dans ce dernier titre que la violoniste se lâche dans l'esprit de Didier Lockwood.

Quelques "Feuilles mortes" pour clore le concert, histoire de nous rappeler l'arrivée de l'automne!!!

Hello, Didier où sont tes mouettes rieuses toutes droites sorties de ton violon magique ?

Pour le deuxième jour la programmation nous a proposée deux concerts dans des lieux différents.

A la salle de l'Agora, à Saint Xandre, c'était Sarah Mac Coy pour un répertoire entre blues, pop, cabaret, ragtime en passant par la soul et un zest de jazz.

Le public a reconnu le talent de cette artiste, pianiste et chanteuse d'origine américaine, accrochée à son piano (Un pichet de rouge posé sur le Steinway D!!!) avec de la rage dans les yeux mêlée aux rugissements d'une punk à chien.

C'est avec des reprises de standards du répertoire blues, Merry go round, Last Song ou Beautiful Stranger et bien d'autres qu'elle a conquis le public par le timbre de sa voix qui nous rappelle la puissance vocale de Janis Joplin, Nina Simone ou Aretha Franklin.

La deuxième concert, en partenariat avec le label Cristal Records, était classé dans l'univers "jazz fusion" avec "Beatgames" trio mythique des années 80. Nous avons retrouvé Olivier Hutman aux claviers, Marc Bertaux, qui avait joué avec Didier Lockwood, à la guitare basse et Tony Rabeson à la batterie.



Retrouvaille pour ces trois musiciens qui avaient créé cette formation dans les années 80. Un répertoire composé par le trio pour une prestation limpide, dynamique et tout en nuances pour répondre à l'attente du public.

La soirée suivante fut un hommage à Chet Baker par le Stéphane Belmondo Trio, avec Belmondo à trompette et bugle, accompagné par Gilles Naturel à la "contrebasse montée avec des cordes boyaux naturels" et le guitariste Jesse Van Ruller. Le jeu est dans l'esprit de Chet, douceur, harmonie et délicatesse.

Le répertoire était issu de leur CD "I love Chet" sorti il y a 1 an.

Nous avons eu le plaisir d'entendre leurs interprétations de plusieurs titres de la discographie de Chet Baker, mais pas de ses compositions car il ne composait pas lui-même. Et pour commencer : "Béatrice" une compo de Sam



River, puis "You can't go home again", suivi de "Love for sale" de Cole Porter sur des arrangements de Chet. Un très beau "I remember you" a précédé "La chanson d'Hélène" de Philippe Sarde dans le film de Claude Sautet, "Les choses de la vie". Pour finir une composition de Stéphane Belmondo pour sa fille. "Dady and I"

Ce "21ème festival de Jazz entre les deux tours" se termine avec Biréli Lagrène et le Charlier/Sourisse Multi-quarium 11tet :

Tribute to Jaco Pastorius bassiste majeur de la scène dans les années 80 et grand spécialiste de la basse fretless. C'est à la guitare que Biréli Lagrène l'avait maintes accompagnés fois sur scène.

Clavier/Piano Benoit Sourisse, batterie André Charlier et son fils aux percussions, basse fretless Biréli Lagrène et section cuivre avec des musiciens de studio. (Claude Egéa à la trompette,

Stéphane Guillaume au sax... etc) Départ en trombe avec "The chicken" de Jaco Pastorius, suivi de "Kuru speak like a child" de Chick Corea.

Ils ont continué avec "Continuum" de Jaco Pastorius, "Barbary coast" de Weather Report issu de l'album Black Market.

"Invitation" avec une intro héritée de "Liberty city" enregistrée sur le troisième album de Jaco.

"Titan" puis "Used to be a chacha" introduit de façon magistrale par les Charlier père et fils à la batterie et aux percussions.

C'est sans partition que Biréli Lagrène enchaîne tous les morceaux bien planté sur ses pieds et reste légèrement en retrait ne cherchant pas à "jouer la vedette" contrairement à Jaco qui travaille énormément son jeu scénique allant jusqu'à sauter à pieds joints sur sa basse!!.

A l'occasion du rappel, le public était debout pour le demander, ce fut un

blues avec "Famimal".

Programmation éclectique, un brin nostalgique, "remember" Chet, Jaco Pastorius, le jazz fusion des années 80 etc..., peut-être la tendance actuelle dans l'univers du jazz!

Je ne voudrais pas oublier les apéros jazz animés par les groupes de jeunes musiciens, principalement locaux, comme Adèle Trio dans un répertoire jazz manouche, The Little Birds dans un répertoire blues caribéen, Castillo's en 4tet avec des standards et pour finir plusieurs jeunes formations qui eurent le plaisir de jouer sur la grande scène.

Après ces belles prestations nous restons impatient de découvrir la prochaine programmation.

Par Patrick Beyne

BORDEAUX
MÉTROPLOLE**L'Apollo Bar**

19 place Fernand Lafargue
Bordeaux www.apollobar.fr

L'Avant-Scène

42 cours de l'Yser, Bordeaux
<http://barlavantscene.fr>

Bistrot B

228 cours de l'Argonne, Bordeaux
www.bistrot-b.fr

Le Bistrot Bohème

84 rue Camille Godard, Bordeaux
www.lebistrotboheme.com

Le Bistrot du Grand Louis

44, av de Saint Médard, Mérignac
www.grandlouis.com

Le Caillou

Jardin Botanique, Bordeaux
www.lecaillou-bordeaux.com

Le Café des Moines

12 rue des Menuts, Bordeaux
www.cafedesmoines33.com

Can Can

7 rue du Cerf Volant, Bordeaux

Le Chat Qui Pêche

50 crs de La Marne, Bordeaux
www.au-chat-qui-peche.fr

Le Comptoir de Sèze

23 allée de Tourny, Bordeaux
www.hotel-de-seze.com

Le Cottage du lac

19 rue Daugère, Bruges
www.lecottagedulac.fr

Django

13 avenue du Général de Gaulle,
Saint-Médard-en-Jalles

La Grande Poste

7 Rue du Palais Gallien, Bordeaux

Loft 33

51, rue Lucien Faure, Bordeaux
www.loft33.fr

L'Overground

24 rue du XIV Juillet, Talence

Chez le Pépère

19 rue Georges Bonnac, Bordeaux
www.chezlepepere.com

Quartier libre

30 rue des Vignes, Bordeaux
quartierlibrebordeaux.com

Le Rocher de Palmer

1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr

Sortie 13

Rue Walter Scott, Pessac

The Starfish Pub

24 rue ste Colombe, Bordeaux

Zig Zag Café

73, cours de l'Argonne, Bordeaux

GIRONDE

Grand Café de L'Orient

Esplanade F. Mitterrand, Libourne

La Belle Lurette

2 place de l'horloge, Saint Macaire
www.bar.labellelurette.com

Café Le Baryton

8 avenue Paul Gauguin, Lanton
www.cafelebaryton.fr

... et consultez la rubrique [Agenda]
sur le site www.actionjazz.fr



TREMLIN
ACTION JAZZ
NOUVELLE-AQUITAINE



Dans le cadre de sa politique de soutien à la création artistique en région Nouvelle-Aquitaine, Action Jazz organise son 7^e tremplin

Ce tremplin s'adresse aux groupes de jazz et de musique improvisée de la région Nouvelle-Aquitaine, du solo au septet maximum, tous styles confondus, dont la notoriété ne serait pas avérée et n'ayant jamais été distribués par un label commercial.

Un jury de professionnels du spectacle, de journalistes et d'animateurs radio désignera les lauréats qui bénéficieront d'opportunités de trouver des espaces d'expression nouveaux, dont la programmation dans les clubs et les festivals de jazz partenaires.

#7 TREMLIN ACTION JAZZ

ROCHER DE PALMER CENON
SAMEDI 26 JANVIER 2019

INSCRIPTION OUVERTE
Demandez votre dossier
à tremplin@actionjazz.fr





Baptiste Herbin
Dreams and Connections

par Philippe Desmond

Formation en quartet autour du saxophoniste avec Eduardo Farias (p), Daryl Hall (cb) et Ali Jackson (dr) pour son troisième album. On part vers le Brésil sa seconde patrie, le pianiste est d'ailleurs de Rio. Saxophone, Brésil mais attention rien à voir avec Stan, ici on ne fait pas dans la coolitude feutrée. Rythmique très présente, tempo bien marqué comme dès les deux premiers titres. Un traditionnel endiablé, une samba de Pixinguinha, saxophoniste brésilien, et le "Poor Butterfly" inspiré de Puccini et jadis repris par Sinatra complètent l'album. On connaît le talent de Baptiste Herbin dont le son très pur trouve avec cette rythmique un écrin de choix. Il peut ainsi se permettre parfois des fantaisies sonores de bon aloi, allant chercher dans ses sax des sons apparemment cachés. Belle texture dans ses chœurs, au soprano notamment, le piano – magnifique Farias – en contrepoint lui répondant avec une grâce féline comme dans "Mia Sorrelia" où, derrière, contrebasse et batterie s'affrontent un moment en capoeira. Les deux ballades "For JC" – on se doute lequel – et "The Sphere" démontre que le compositeur et interprète sait aussi faire dans la pureté et la sobriété. Du jazz revisité à la sauce brésilienne sans tomber dans les clichés, belle réussite. www.spacetimerecords.com

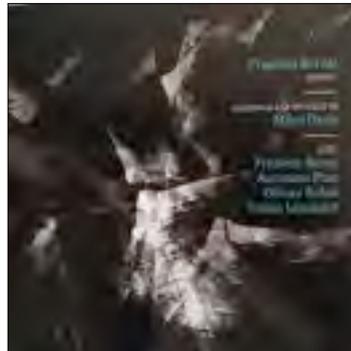


Pablo Campos
People Will Say

Jazztime Records
par Philippe Desmond

Non, les Américains et les Anglais n'ont pas l'apanage du jazz vocal, preuve en est l'album de Pablo Campos le basco-argento-français. Qui plus est Pablo s'accompagne, et joliment, au piano ce qui le met dans une catégorie encore plus haute. Formule en trio pour cette production avec sur certains titres un invité, le guitariste Dave Blenkhorn, spécialiste de Charlie Christian, bien connu d'AJ et venu ici avec sa Gibson ES-150 pour les connaisseurs. A la batterie Kenny Washington, K-Wash pour les intimes, et Peter Washington à la contrebasse. Deux Américains très prisés comme sidemen et qui ont emballé Pablo en 2016 à New York.

Pablo chante avec une facilité apparente, d'une voix claire au velouté discret et sans esbroufe. Charme et élégance peuvent définir sa manière de chanter les standards de Cole Porter, NKC ou Jerome Kern. Mais Pablo compose aussi ce qui met une troisième corde à son arc et devrait le placer bientôt dans la cour des grands. Deux titres sur douze sont de lui, un swing et un blues "Washington Heights" clin d'œil hommage à ses deux musiciens qui s'y expriment avec verve comme dans tout l'album d'ailleurs. Curieusement il n'y chante pas, ce qui permet de mesurer son talent de pianiste. Futur grand je vous dis...



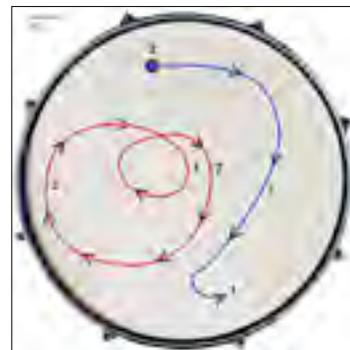
François Bernat
Hommage à la musique de Miles Davis

par Carlos Olivera

"Un hommage à Miles Davis? Est-ce vraiment nécessaire?" a été ma première réaction (et probablement la vôtre aussi) quand cet album est arrivé entre mes mains. Est-il possible que la réponse soit non, ce n'est pas nécessaire. Et alors?

Les bonnes choses de la vie ne sont-elles pas faites en grande partie d'éléments non nécessaires? Car cet album est simplement un bel et vrai hommage, réalisé sans copier (Dieu merci!) le son de Miles. C'est un enregistrement où je trouve plein d'émotions, bien joué par un groupe qui semble avoir intériorisé la musique du maître et essayé de l'interpréter (ou de la réinterpréter) avec une âme propre. La musique enregistrée dans ce disque est celle de l'époque acoustique de Miles Davis, celle des grands quintets. Mais le quintet de Bernat (François Bernat à la contrebasse, Frédéric Borey au sax, Olivier Robin à la batterie, et Yoann Loustalot comme invité à la trompette et bugle) introduit un élément qui est étranger à ces quintets : la guitare d'Antonino Pino. Et c'est justement là que se trouve l'un des atouts de l'album, car c'est un élément qui donne une saveur et une couleur différente aux morceaux connus comme Milestones ou But not for me.

Album à écouter attentivement!



Guillaume Nouaux
Jazz Brushes

2mceditions
par Philippe Desmond

Guillaume Nouaux aime transmettre comme le montre son interview dans ce numéro.

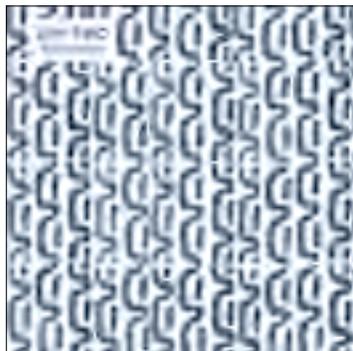
Son ouvrage propose ainsi une méthode pour l'usage des balais jazz. La présentation est très novatrice car on joue directement sur le livre grâce au dessins.

Le livre a le format d'une caisse claire 12" et la trajectoire fléchée des balais y est tracée, de deux couleurs différentes, rouge pour le gauche et bleu pour le droit. Les temps figurent aussi sous forme de chiffres ainsi que la frappe sous forme de points.

Plusieurs chapitres, ballades, swing, groove shuffle, waltz, latin jazz... pour une trentaine d'exercices, plus une play list. Alors si vous voulez passer le balai n'hésitez pas!

Chez le même éditeur Guillaume Nouaux avait déjà fait paraître "Jazz Drum Legacy" le langage de la batterie jazz, truffé de relevés des plus grands batteurs et de conseils.

Démo : https://www.youtube.com/watch?v=8qhpTIO4-_c



EYM trio

Sādhana

L'autre distribution Kollision Prod

par Vince

Comment se renouveler, sans se perdre? Comment faire différent, tout en restant soi-même?

Questions à laquelle tous les artistes, et plus encore les musiciens se trouvent confrontés un jour.

Eym trio a certainement trouvé une piste de réponse avec Sadhana. Les 11 pistes de ce nouveau projet sonnent comme leurs précédents albums; trio acoustique, écriture actuelle à la croisée des chemins du jazz, du rock de la pop, comme la tendance nous en offre régulièrement. Mais là où le trio réussit à surprendre c'est en associant à leur style, les sonorités et la classe de la guitare de Gilad Hekselman ou la voix de Mirande Shah. Cette dernière offre aux mélodies du trio une nouvelle couleur, ou plutôt des couleurs, celles de l'Inde, vives, chaudes, exotiques. La rencontre et la présence de la chanteuse sur l'album ne sont pas fortuites. Après deux ans de tournée en Asie et en Europe, les mélodies de cet enregistrement sont nettement influencées par l'Orient et l'Inde. Mirande Shah signe un titre et le reste des compositions sont du pianiste Elie Dufour et du batteur Marc Michel.

Dans ce voyage vers l'Est, laissez-vous envouter, presque hypnotiser par des morceaux comme Namaste! ou Left Alone.



Khalil Chahine

Kafé Croppi

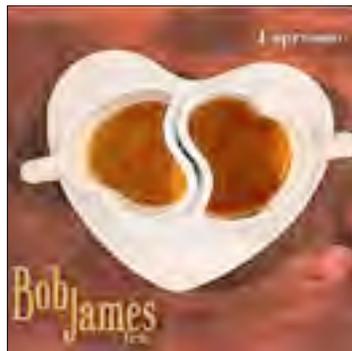
Jazztime Records

par Vince

Voilà déjà 5 ans que Khalil Chahine avait délaissé le chemin du studio. Il y retourne en compagnie de prestigieux invités comme André Ceccarelli à la batterie, Kevin Reveyrand à la basse, Christophe Cravero au piano et Eric Seva aux saxophones. Retour d'autant plus apprécié que Monsieur est discret, peut-être trop, et que son talent mériterait une plus large notoriété. Pourtant, tout le monde ou presque a déjà entendu ses mélodies dans des films tels que Vénus Beauté institut ou M. Bagnole, entre autres.

Le phrasé, les ambiances et les mélodies de Khalil Chahine sont particulièrement adaptées au cinéma, à l'instar de Dvorak ou de son collègue guitariste Pat Metheny. Avec Kafé Groppi, il nous embarque dans un scénario en noir et blanc, au Caire où il fait se croiser au fil des morceaux, des personnages rêveurs et tourmentés. Délaissant ici les sonorités jazz fusion, Kafé Groppi est sans doute le projet qui colle le mieux à la peau de Khalil Chahine, poète et scénariste en notes. Inclassable mais terriblement séduisant, cet album est raisonnablement mélancolique, doucement jazzy, musicalement délicieux.

Vivement recommandé à toutes les oreilles qui aiment écouter de belles images.



Bob James

Espresso

par Vince

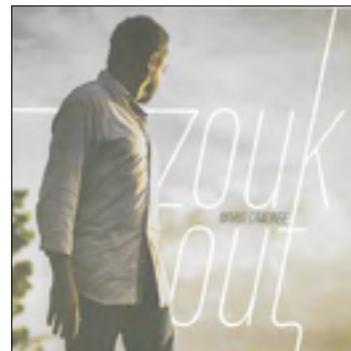
Quel plaisir d'écouter ce tout nouveau Bob James! Quel honneur de pouvoir en dire quelques mots!

Résumer la carrière de ce monument du piano Jazs (avec un J majuscule et S à la fin pour bien affirmer la pluralité de la matière), serait impossible ici. Plus de 50 albums à son actif, et des collaborations prestigieuses pléthoriques (Fourplay, David Sanborn, Larry Carlton, Sarah Vaughan, Herbie Hancock, Earl Klugh, Kenny Garrett...) depuis que M. Quincy Jones l'a découvert dans les années 60.

Etiqueté "jazz fusion" et donc, un peu égratigné pas cette image peu prestigieuse aux oreilles de certains puristes, le talent de Bob James se met plus à nu dans ce projet nommé Espresso. Le jus est plus serré en effet, comme concentré. Il retrouve le format trio en compagnie de Michael Palazzolo à la basse et Billy Kilson à la batterie, et là, tous les arômes de sa carrière s'y retrouvent, lentement torréfiés, amoureuxment extraits, à travers des compositions originales (en majorité).

Toute la palette de saveurs s'y trouve, du ragtime (Aint' Misbehavin") à la ballade romantique (One Afternoon, Il Boccalone, Promenade), du bop (Bulgogi) au funk (reprise de Submarine).

Espresso, what else



Mario Canonge

Zouk Out

Aztec Musique

par Vince

Avec le titre Zouk Out en grand sur la pochette, Mario Canonge annonce clairement et fièrement la couleur de son nouveau projet.

A première vue, donner au Zouk une image de musique "sérieuse" paraît difficile. Dès la première écoute, on comprend que l'ambition du pianiste martiniquais est de sortir ce style populaire du fossé de la variété folklorique dans lequel certains artistes antillais ont pu (hélas) entraîner cette fameuse rythmique. N'oublions pas que le mot Zouk vient de la lointaine mazurka, ce qui nous ramène à des temps coloniaux... no comment!

Donc, oui, le Zouk est bel est bien une esthétique musicale à part entière qui s'accommode très bien à la sauce jazz, surtout lorsque le tout est mijoté par une telle brigade. Michel Alibo à la basse et Arnaud Dolmen à la batterie, tous deux fertiles dans les styles caribéens et le percussionniste brésilien Adriano Tenorio, viennent ajouter leur patte épicée aux recettes du Chef Canonge qui avait déjà mitonné l'album Rhizome en 2004.

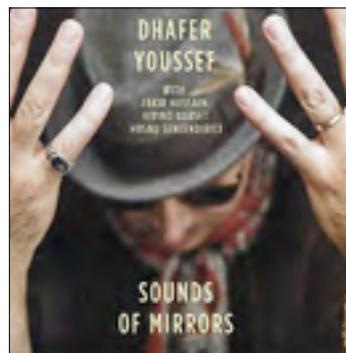
Le résultat, un menu dégustation en 11 plats, servi par une équipe de cuivres et de chœurs sur quelques titres. Je décerne volontiers 3 macarons à Zouk Out et vous invite à y goûter sans modération.



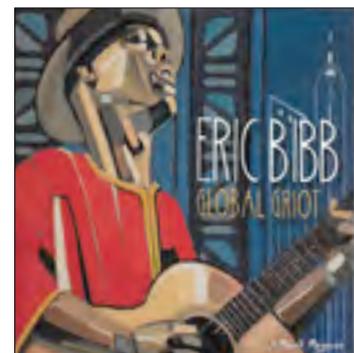
Antoinette Trio
Todo Mundo
Trois fois deus plus un



Ornicar
Autoproduit



Dhafer Youssef
Sounds of mirrors
Bendo Music



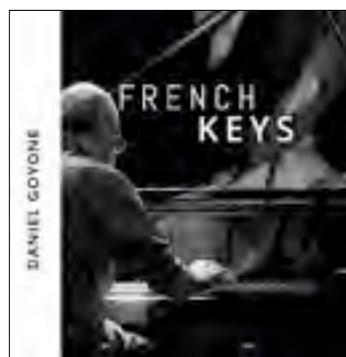
Eric Bibb
Global Griot
Dixiefrog



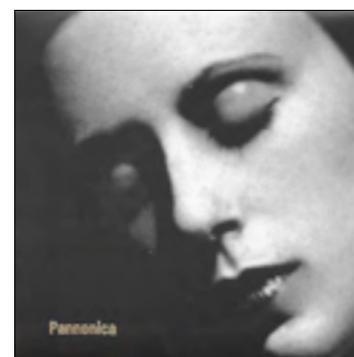
Shijin
Label Alter-Nativ
Music Box Publishing



Laurent Bonnot
Black Lion
Jazz Family



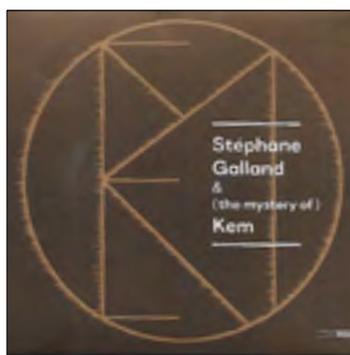
Daniel Goyone
French keys
Label Music Box Publishing
InOùie distribution



Pannonica
A tribute to Pannonica
Cristal Records



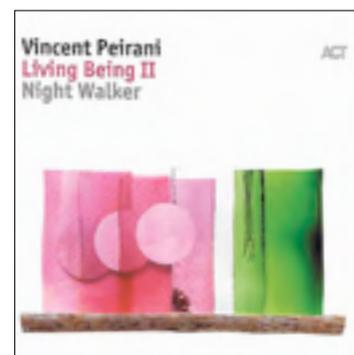
Zoot Octet
Zoot Suite Vol.2
Label Zoot Records
Socadisc distribution



Stéphane Galland
(The Mystery Of)
KEM
Outnote



The Amazing Keystone Big Band
We love Ella
Nome / L'autre Distribution



Vincent Peirani
Living Being II, Night Walker
ACT



JAZZ | FRANCE

VINCENT PEIRANI "LIVING BEING"

+ CAPUCINE

JEU 15 NOV | 20:30



1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr

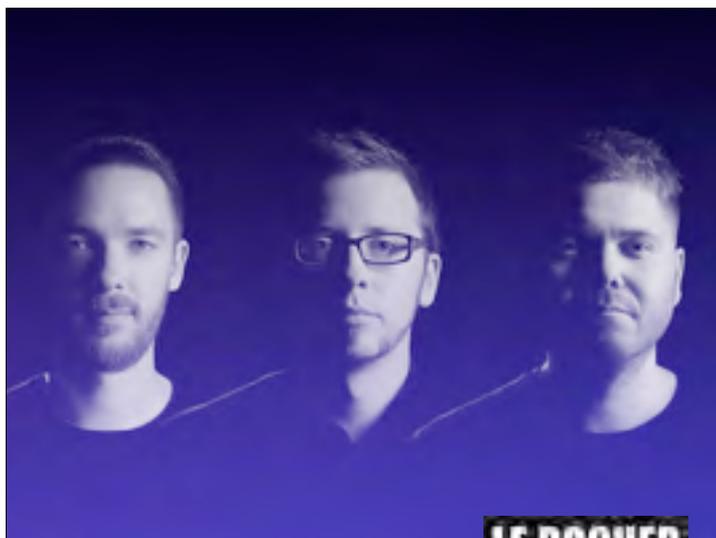


KYLE EASTWOOD

JEUDI 22 NOVEMBRE

LE CUBE

CHEMIN DE CADAUJAC,
33140 VILLENAVE-D'ORNON



JAZZ | ROYAUME-UNI

GOGO PENGUIN

MER 28 NOV | 20:30



1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr



JAZZ | USA

RYAN PORTER

FEAT. THE WEST COAST GET DOWN

JEU 13 DÉC | 20:30W



1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr



Gustave Reichert

Take off

Jazz Family JF053

par Ivan Denis-Cormier

La pochette en dit long. Nous décollons avec Take Off pour entrer dans un univers sidéral d'une extraordinaire diversité, avec des titres comme Space et Stars. Et nous sommes sidérés. Du minuscule (Wormhole, le trou laissé par un ver) à l'infiniment grand (Nature, en deux parties, ressemble au départ à une Gymnopédie de Satie, devient ensuite un slam majestueux qui enfle avant de retomber dans le néant), Gustave Reichert nous propulse dans son univers onirique. Capitaine de ce vaisseau spatial, il conçoit les morceaux de manière très orchestrale. Etant lui-même multi-instrumentiste, il s'appuie sur un groove puissant et entend les notes à la façon d'un batteur qui choisit ce qu'il va frapper en fonction du motif rythmique qu'il veut imprimer. Rythmicien d'exception, il fait mouche à chaque fois. Accessoirement, il crée de superbes mélodies et des harmonies inédites propres à combler d'aise les mélomanes les plus exigeants. Son jeu de guitare, irréprochable, va de l'épure et de la sobriété jusqu'aux longues envolées lyriques, il fait varier le son de l'instrument en restant proche du naturel. Bref, c'est un tueur qui vous touche en plein cœur. Pour réaliser son funeste projet qui a-t-il recruté? Simon Chivallon au piano : il opère de la même façon, en parfaite empathie avec un batteur hyper-réactif, Baptiste Castets, et un contrebassiste hyper-efficace, Gabriel Midon. Son second, Maxime Berthon au saxophone, se montre aussi vigoureux et décisif que Gustave. En somme nous avons ici ce qui se fait de mieux sur la jeune scène musicale internationale d'aujourd'hui. INDISPENSABLE!



Samy Thiébault

Caribbean stories

Gaya Music

par Carlos Olivera

Cet album de Samy Thiébault est, avant tout, un voyage. Et non seulement un voyage sonore, mais aussi un voyage de textures, de sensations, de saveurs... En écoutant cet album, j'ai presque pu sentir ce mélange de l'odeur du bois et de la mer, d'humidité et d'épices qu'on sent dans les villes des Caraïbes. Pour commencer j'avoue que la musique caribéenne est une musique avec laquelle j'ai grandi (habaneras, boléros, sones), donc chaque fois qu'un album dit "Latino" sort, j'ai peur de me retrouver avec une musique bien faite mais qui manque d'esprit. Cependant, ce n'est pas du tout le cas de ces "Caribbean Stories", car en écoutant cette musique je peux sentir qu'il s'agit d'un album plein de découvertes, de recherche et des rencontres (humaines et musicales).

La mélancolie de Santería, avec laquelle débute le disque, nous fait penser au début d'une cérémonie. Et c'est à partir de là que Samy Thiébault va construire un voyage autour de différents rythmes et paysages avec une agréable simplicité : la musique pleine de lyrisme comme dans Presagio, l'ambiance nostalgique de Let Freedom Reign qui nous a donné envie de danser lentement, la répétition obstinée de paroles par le chœur de musiciens comme dans Calypsoptopia, etc.

Finalement, avec cet album Samy Thiébault et les musiciens qui l'accompagnent (Fidel Fourneyron au trombone, Hugo Lippi et Ralph Lavital à la guitare, Felipe Cabrera à la contrebasse, Arnaud Dolmen à la batterie et Inoa Sotolongo à la percussion) nous ont transporté loin du continent européen.



Jon Urrutia

The Paname Papers

Errabal Jazz ER099

par Ivan-Denis Cormier

Vu le titre The Paname Papers, on s'attend à ce que l'album fasse l'effet d'une bombe. Basque de naissance et Parisien d'adoption le pianiste Jon Urrutia livre ici son 6e album en tant que leader. En guise de révélations explosives, il nous présente plutôt un excellent exposé, une fort belle synthèse de ce qu'un bagage très conséquent de classique, de jazz bop et latino peut donner. Au passage on reconnaît quelques clins d'œil à Bud Powell, Monk, Corea, Camilo... Très méthodiques, les compositions sont bien typées, chacune évoque une ambiance. Nos préférées, Dona Kubik, The Paname Papers et Fourth Element, sont les plus audacieuses : elles explorent avec fermeté et pertinence des systèmes (la trame de Donna Lee, les progressions en quartes). Moins aventureux sur les mesures ¾ chères à Bill Evans, Valse pour Nono ou Fantaisie Onirique, il conclut toutefois de façon très personnelle, en 12/8, pour notre plus grand plaisir.

Romantique ou incisif, Jon Urrutia est magistral, à l'aise dans tous les registres. Il manie parfaitement le langage des grands qui ont marqué à jamais l'histoire du jazz et s'amuse de-ci de-là à les pasticher. Il ne vous brutalisera pas harmoniquement, mais vous emmènera loin – ses phrases magnifiques exploitent le suspense et la dynamique. Sur cet enregistrement en studio, il ne se lâche pas vraiment, mais l'ensemble est rythmiquement enivrant; à cet égard, les qualités du trio – rigueur, vigueur et modernité – sont impressionnantes. Félicitons Damien Varrillon, contrebassiste et Stéphane Adsuar, batteur, pour cette prestation très convaincante. Achat fortement recommandé.

SAINT DENIS DE PILE
Maison de l'Isle
20h30



L'Isle en
JAZZ

14^e Edition

On Lee Way

Paul ROBERT

Sax ténor

Jérôme DUBOIS

Trompette

Nicolas LANCIA

Piano

Jérôme ARMANDIE

Contrebasse

Lionel DUCASSE

Batterie

24
Novembre
2018

Première partie

La COMPAGNIE De L'ISLE

Entrée **12 €** (6€ -18 ans) Gratuit -12 ans
Tarif famille gratuit pour les enfants mineurs accompagnés

10€ en prévente au vidéo-club de St Denis de Pile

Boissons-pâtisseries

Renseignements et réservations tables **06.33.16.68.36**





Riccardo Del Fra

Moving People

Cristal Records

par Dom Imonk

Depuis la nuit des temps, l'homme a parcouru la Terre, fuyant les périls, en quête de lieux sûrs. Des voies nouvelles furent ainsi tracées, révélant des territoires vierges et l'immensité des océans. A la funeste lumière des événements actuels, c'est le message que délivre le contre-bassiste Riccardo Del Fra, avec "Moving People", album d'un jazz passionné, dont la générosité et la profondeur, forcent à la tolérance et au respect. Lui-même est un inlassable voyageur musical, parcourant la planète, depuis sa Rome natale, où il étudia jazz et sociologie. C'est d'ailleurs dans cette ville qu'il joua un jour, à la fin des seventies, avec le grand Chet Baker, point de départ d'une magnifique collaboration avec le maître, auquel il consacra "My Chet my Song", son précédent album, bouleversante lettre d'amour au musicien disparu. Dans ce nouveau disque, Riccardo Del Fra propose dix remarquables compositions, admirablement servies par un groupe qui nous vient d'un peu partout et mêle avec fraîcheur les générations. En effet, autour du contrebassiste, Kurt Rosenwinkel (guitare), Jason Brown (batterie), Tomasz Dabrowski (trompette), Jan Prax (sax soprano et alto), Rémi Fox (sax soprano et baryton) et Carl-Henri Morisset (piano) offrent sans limite leur cœur, à une musique d'âme humaniste, qui pleure les enfants qui souffrent ("Ressac", "Children walking (through a minefield)"). Mais la mer, ce peut être l'espoir ("The sea behind"). La beauté "shorterienne" de "Wind on an open book II", la ferveur de "Street Scenes", et la douceur de "Cieli Sereni", font aussi de cet album un monument de vie.



Bertrand Renaudin Trio

+ invités

La tentation des nuages

OP Music/L'Autre distribution

par Dom Imonk

Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas succomber au charme de celles, très anciennes, qui ornent le jardin extraordinaire de Bertrand Renaudin, batteur et compositeur de renom, poète inspiré par l'univers parfumé de son royaume vert, fondé il y a dix ans, au sud de Paris. Les superbes photos de Romain Beaumont rendent compte de cet accueillant paradis, qui paraît-il se visite. Pour fêter dame nature, et mener bourdonnante célébration, ce ne sont pas moins de dix-huit compositions, dont la moitié d'adorables miniatures, toutes du maître des lieux, qui s'ouvrent à nous, en un (dés) ordre végétal singulier et frémissant, entraînant l'oreille, faite œil curieux, en une délicieuse promenade, qui débute dès "Lumière verte", dans la rosée matinale. Au fil des plages, on évoquera les herbes dansantes, "Miscanthus", l'eau et la terre, la "taille des nuages", référence aux tailles "Niwaki". "Hasard objectif" rendra grâce aux surréalistes et à leur jeu du "cadavre exquis". On étreindra avec ardeur chêne vert et chêne-liège, en se laissant entraîner dans une farandole de petites fleurs émouvantes. Écoutez sous l'arc-en-ciel ces noms qui chantent : "Tradescantia", "Croscosmia", "Skimmia", "Alstroemeria" et "Cornus". Le trio de Bertrand Renaudin est formé des excellents Hugues Rousé (saxophone) et Sébastien Dochy (contrebasse). Les prestigieux invités que sont Jean-Christophe Cholet (piano) et Xavier Mertian (steelpan et percussions) les rejoignent. Avec la finesse et les couleurs douces et changeantes de leur jeu, tous ces jardiniers des sons servent à merveille les poèmes de leur hôte.



Christophe Imbs

For your own good!

Label OH!/Jazzdor/InOue distribution

par Dom Imonk

Amadoués par le titre, nous pénétrons intrigués dans cet album, dont il ne fait aucun doute que son auteur nous veut réellement du bien. Le parcours de Christophe Imbs, pianiste et compositeur, est révélateur! Partie prenante dans la fondation du fameux Collectif Oh!, associé à nombre de projets du Label Oh!, ayant déjà sorti un premier disque sous son nom en 2004, nommé "Traverses", il est clair que ce sont de tels chemins qui lui conviennent! Pour couronner le tout, le pianiste s'entoure d'huiles à la créativité débordante, telles que Matteo Bortone à la contrebasse et Anne Pacey à la batterie, et c'est Jazzdor qui édite! Alors c'en est trop, laissons-nous donc séduire par ce curieux voyage. Dès les premières notes du morceau titre, une énergie rock implacable s'échappe, grâce à une rythmique alliant puissance et polyrythmie oblique, bien vite rejointe par la féerie électronique dont Christophe Imbs enveloppe le chant de son piano. C'est saisissant de poésie, la plainte triste et résignée des sirènes urbaines de fin du monde. Quelle alliance! Cette piquante saveur acidulée, voire un soupçon "garage", se retrouvera sur d'autres thèmes comme "Stabilo", "Shark" ou "Tuesday", consacrant un mariage mutant très pointu, entre sonorité acoustique du piano, et tatouage electro décalé. La respiration de cette œuvre, intense et actuelle, c'est aussi une savante alternance de climats, où, par moment, le pianiste nous prouve son romantisme, touchant, articulant savamment des notes espacées, profondes et d'une grande beauté, comme dans "Parturition", "Arp" et "Soul Eyes" (de Mal Waldron).

DU 15 AU 25 NOVEMBRE - LIMOGES

ECLATS d'EMAIL JAZZ édition 2018

PHOTO: CHRISTOPHE LAMBERT © DIVERTIR P&A

VILLE DE LIMOGES
ARTS DU VEU ET INNOVATION

REGION Nouvelle-Aquitaine
département Haute-Vienne

Galerie Lafayette

J.M. WESTON
MANUFACTURE FRANÇAISE DEPUIS 1891

SPEDIDAM
LES OMBRES SCENIQUES

adami

SAVEURS FERMIERES
Produit 100% Français

Berger Location

sacem
Service des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique

INFO

Crédit Mutuel
Partenaire Officiel

BILLETTERIE ET PLUS D'INFORMATIONS SUR ECLATSDEMAIL.COM

LICENCES D'ENTREPRENEUR DE SPECTACLES : 2-1103067 3-1103068

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS & PRIVÉS ACTION JAZZ



PARTENAIRES TREMPLIN ACTION JAZZ

